Étienne de LA BOÉTIE
(1530-1563)
Écrivain français, ami de Montaigne

(1549)

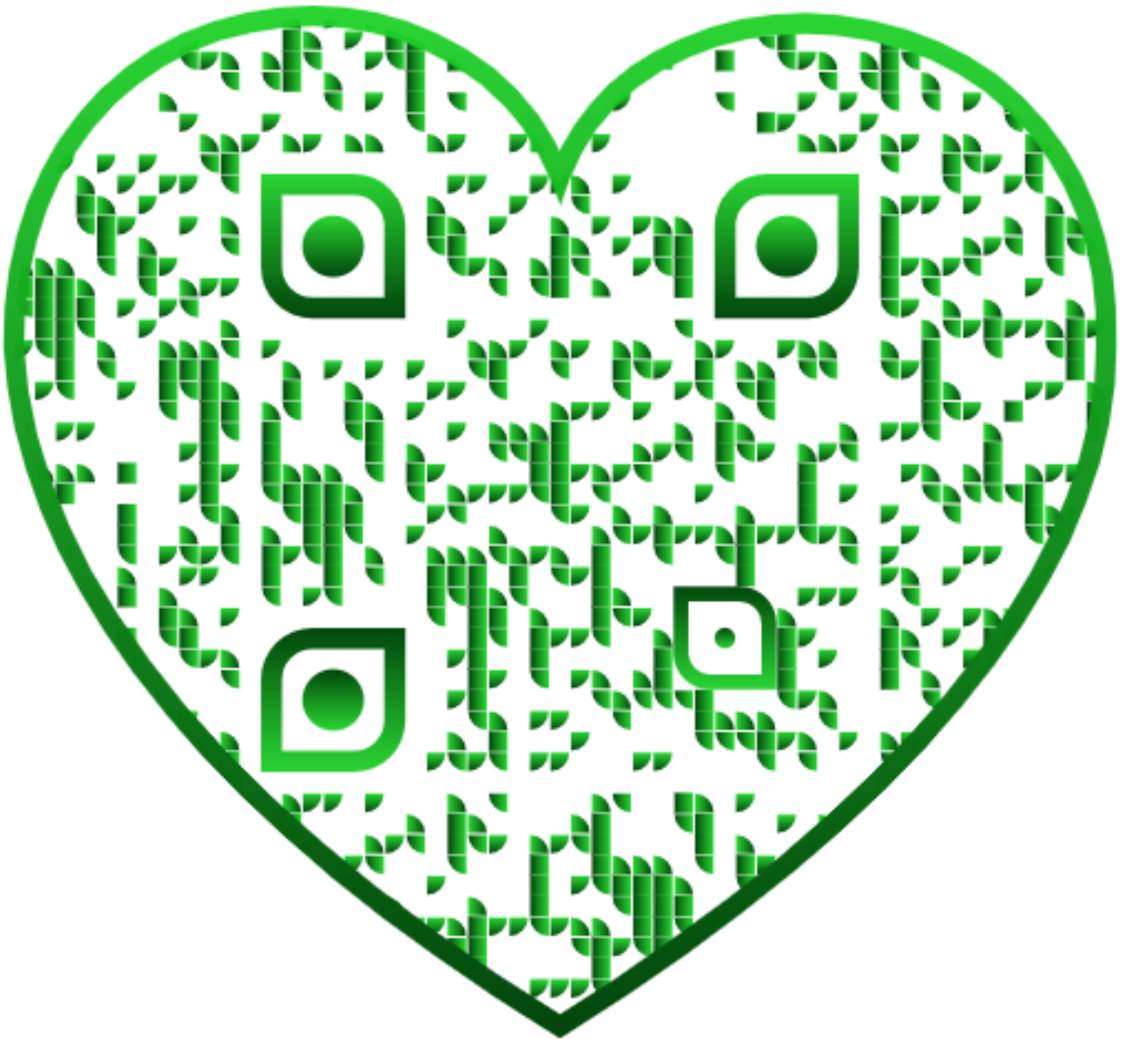
# LE *DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE* OU LE *CONTR'UN*

Un document produit en version numérique par Claude Ovtcharenko, bénévole,
Journaliste à la retraite près de Bordeaux, à 40 km de Périgueux
Courriel: c.ovt@wanadoo.fr

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.ca/

SHOUT
SHARE
IT



Cette édition électronique a été réalisée par Claude Ovtcharenko, bénévole, journaliste à la retraite près de Bordeaux, à 40 km de Périgueux.

Courriel: c.ovt@wanadoo.fr

à partir de :

Étienne de LA BOÉTIE (1530-1563)

**LE DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE OU *LE CONTR'UN***. Manuscrit de Mesme.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.
Pour les citations : Times New Roman 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition numérique réalisée le 21 mai 2006, revue et corrigée le 15 février 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

# Table des matières

Présentation de l'œuvre par Claude Ovtcharenko
Présentation de l'œuvre dans l'encyclopédie Wikipedia

1. Transcription en français moderne (19e siècle)

    Avant-propos par Charles TESTE (1836)

2. Transcription en français ancien (16e siècle)

Le Discours de la servitude ou Le Contr'Un (1549)

# Présentation de l'oeuvre

Retour à la table des matières

Il s'agit d'un texte politique essentiel. L'auteur se pose la question: *Pourquoi un seul peut gouverner un million, alors qu'il suffirait à ce million de dire non pour que le gouvernement disparaisse ?*

Cet ouvrage est paru en 1549. *Le Prince* de Machiavel est paru en 1513. La Renaissance bat son plein en Europe et les auteurs politiques commencent à s'exprimer.

La Boétie est né à Sarlat, à 30 km de chez moi, en Périgord noir (Dordogne). Sa maison existe toujours dans la vieille ville. Les touristes peuvent la visiter.

Claude Ovtcharenko,
Journaliste à la retraite, bénévole.

Le Discours de la servitude ou Le Contr'Un (1549)

# Présentation de l'oeuvre

***Encyclopédie Wikipedia***

Retour à la table des matières

Le *Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un* est un court réquisitoire contre l'absolutisme qui étonne par son érudition et par sa profondeur, alors qu'il est censé être rédigé par un jeune homme d'à peine 18 ans. Montaigne cherche à en connaître l'auteur : de sa rencontre avec La Boétie naît alors une amitié qui va durer jusqu'à la mort de ce dernier.

Le texte de La Boétie pose la question de la légitimité de toute autorité sur une population et essaie d'analyser les raisons de la soumission de celle-ci (rapport domination / servitude). Il préfigure ainsi la théorisation du contrat social et invite le lecteur à une vigilance de tous les instants avec la liberté en ligne de mire. Les nombreux exemples tirés de l'Antiquité qui, comme de coutume à l'époque, illustrent son texte lui permettent de critiquer, sous couvert d'érudition, la situation politique de son temps. Si La Boétie est toujours resté, par ses fonctions, serviteur fidèle de l'ordre public, il est cependant considéré par beaucoup comme un précurseur intellectuel de l'anarchisme.

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Étienne_de_La_Boétie

# LE DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE OU LE CONTR'UN*

**Étienne de LA BOÉTIE**

(Sarlat [Dordogne – France],
1er novembre 1530 – Germignan, 18 août 1563)

Manuscrit de Mesme

Retour à la table des matières

* Rédigé en 1549 à l'âge de 19 ans, première publication en 1576

# Transcription
# par Charles TESTE (1836)

## Avant-propos

Retour à la table des matières

Un mot, frère lecteur, qui que tu sois, et quelles que puissent être d'ailleurs ta position ici-bas et tes opinions personnelles ; car, bien que d'ordinaire et proverbialement parlant, *tous les frères ne soient pas cousins*, toujours est-il qu'en dépit de la distribution si bizarrement faite dans ce monde des titres et des calomnies, des décorations et des emprisonnements, des privilèges et des interdictions, des richesses et de la misère, il faut bien, malgré tout, reconnaître que, pris ensemble (*in globo*), nous sommes tous naturellement et chrétiennement frères. Lamennais l'a dit et prouvé, en termes si éloquents, si admirables, que jamais, non jamais, cette tant maudite machine qu'on appelle *presse*, ne pourra trop les reproduire.

Ne pense donc pas que ce soit pour t'amadouer que je débute ainsi, dans cet avant-propos, en t'apostrophant du nom de frère. La flatterie n'est pas mon fort et bien m'en a déjà cuit de ma franchise, dans ce siècle de duplicité et de mensonges. Bien m'en cuira peut-être encore d'ajouter au livre, qui n'est pas mien, et que j'entreprends, trop témérairement sans doute, de rajeunir pour donner un plus libre cours aux vieilles, mais indestructibles vérités qu'il renferme.

Je voudrais pouvoir te faire comprendre tout mon embarras dans l'exécution de ce dessein que j'ai médité longtemps avant d'oser l'accomplir. Je suis déjà vieux, et n'ai jamais rien produit. Suis-je plus bête que tant d'autres qui ont écrit des volumes où l'on ne trouve pas même une idée ? je ne le crois pas. Mais sans avoir jamais reçu d'instruction dans aucune école, ni aucun collège, je me suis formé de moi-même par la lecture. Heureusement, les mauvais livres n'eurent jamais d'attraits pour moi, et le hasard me servit si bien que jamais aussi, d'autres que les bons ne tombèrent sous ma main. Ce que j'y trouvai me rendit insupportables toutes les fadaises, niaiseries ou turpitudes qui abondent dans le plus grand nombre. J'ai pris du goût pour ces moralistes anciens qui ont écrit tant de bonnes et belles choses, en style si naïf, si franc, si entraînant, qu'il faut s'étonner que leurs œuvres, qui pourtant ont eu leur effet, n'en aient pas produit davantage. Le nouveau, dans les écrits du jour, ne m'a plu, parce que, selon moi, ce n'est pas du nouveau, et qu'en effet, dans les meilleurs, rien ne s'y trouve qui n'ait été déjà dit et beaucoup mieux par nos bons devanciers. Pourquoi donc faire du neuf, quand le vieux est si bon, si clair et si net, me disais-je toujours ? Pourquoi ne pas lire ceux-là ; ils me plaisent tant à moi ; comment se fait-il qu'ils ne plaisent de même à tout le monde ? Quelque fois il m'a pris envie, par essai seulement, d'en lire quelques passages à ces pauvres gens qui ont le malheur de ne pas savoir lire. J'ai été enchanté de cette épreuve. Il fallait voir comme ils s'ébahissaient à les ouïr. C'était pour eux un vrai régal que cette lecture. Ils la savouraient au mieux. C'est qu'à la vérité, j'avais soin de leur expliquer, aussi bien qu'il m'était possible, le vrai sens caché parfois sous ce vieux langage malheureusement passé de mode. Telle est l'origine de la fantaisie qui me prend aujourd'hui.

Mais combien de fois, tout résolu que j'étais dans ce dessein, j'ai dû abandonner l'œuvre, parce qu'en effet, je m'apercevais à chaque pas que je gâtais l'ouvrage, et, qu'en voulant badigeonner la maison, je la dégradais. Aussi, lecteur, tu ne me sauras jamais assez de gré de ma peine dans l'exécution d'un travail si ingrat où je n'ai persisté que par dévoûment, car j'ai l'intime conviction que le mets que je t'offre est bien inférieur, par cela seul que je l'ai arrangé à ton goût. C'était pour moi un vrai crève-cœur semblable à celui que doit éprouver un tailleur qui, plein d'enthousiasme et d'engoûment pour ces beaux costumes grecs et romains que le grand Talma a mis en si bonne vogue

sur notre théâtre, est obligé, pour satisfaire à la capricieuse mode, de tailler et symétriser les mesquins habillements dont nous nous accoutrons. Encore celui-là nous en donne-t-il pour notre argent ; il fait son métier pour vivre, et moi je n'ai entrepris cette fatiguante et pénible transformation que pour ton utilité. Je ne regretterai ni mon temps, ni ma peine, si j'atteins ce but qui est et sera toujours mon unique pensée.

Au lieu de m'étendre si longtemps sur ce point où la bonne intention suffisait, ce me semble, pour justifier le téméraire méfait, j'aurais dû te parler, me diras-tu peut-être, du mérite de l'auteur dont je viens t'offrir l'antique enfant drapé à la moderne : Faire son apologie, vanter ses talents, prôner ses vertus, exalter sa gloire, encenser son image, c'est là ce que font chaque jour nos habiles de l'Institut, non envers leurs confrères vivants, car l'envie les entre-dévore, mais envers les défunts. C'est la tâche obligée de chaque immortel nouveau-né pour l'immortel trépassé, lors de son entrée dans ce prétendu temple des sciences où viennent s'enfouir plutôt que s'entre-nourrir les talents en tous genres, et qu'on pourrait appeler à plus juste titre le *campo santo* * de nos gloire littéraires. Mais serait-ce à moi, chétif, d'imiter ces faiseurs de belles phrases, ces fabricants d'éloges de commande qu'ils débitent si emphatiquement ? Ce n'est pas que je n'eusse un plus beau thème qu'eux, car je pourrais, en deux mots, te faire le portrait de mon auteur, et te dire en style non-académique, mais laconien : « Il vécut en Caton et mourut en Socrate. » Mais entrer dans d'autres détails, je ne le pourrais, et quel que fut l'art que je misse à te parler de ce bon Estienne de La Boétie, je serais toujours fort au-dessous de mon sujet. Je préfère donc te le faire connaître en te rappelant tout simplement ce qu'en a dit-on tant bon ami Montaigne dans son chapitre : *de l'Amitié*, et en reproduisant ici, par extrait, quelques-uns des lettres où ce grand génie, ce profond moraliste, ce sage philosophe nous dit les vertus de

* C'est ainsi qu'on nomme ordinairement les cimetières dans presque toute l'Italie. Celui de Naples est remarquable par sa singularité. Il est composé de 366 fosses très profondes. Chaque jour on en ouvre une, on y jette pêle-mêle, après les avoir dépouillés, les cadavres de ceux qui sont morts la veille, et le soir cette fosse est hermétiquement fermée pour n'être plus r'ouverte que le même jour de l'année suivante. Ceux qui ont assisté à cette réouverture assurent que, durant cette période, le terrain a entièrement dévoré les cadavres ensevelis et qu'il n'en reste plus aucun vestige.

sa vie et le calme de sa mort. J'espère qu'après avoir lu ces extraits **, tu me seras gré de m'être occupé de rajeunir l'œuvre de La Boétie, que tu seras même indulgent pour les imperfections et que je t'offre de très grand cœur. Fais-lui néanmoins bon accueil, plus pour l'amour de toi, que de moi-même.

Ton frère en Christ et en Rousseau,
Ad Rechastelet.

** Pour les rendre plus compréhensibles, il m'a fallu aussi les transformer en langage du jour. C'est un sacrilège ! diront quelques-uns ; et comme eux je le pense. Mais est-ce ma faute, à moi, si notre langue a perdu cette franchise et cette naïveté qui jadis en faisaient tout le charme ? Redevenons meilleurs, et peut-être retrouverons-nous pour l'expression de nos pensées une façon plus naturelle et plus attrayante.

Homère [1] raconte qu'un jour, parlant en public, Ulysse dit aux Grecs :

« Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres ; n'en ayons qu'un seul. »

S'il eût seulement dit : *il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres*, c'eût été si bien, que rien de mieux ; mais, tandis qu'avec plus de raison, il aurait dû dire que la domination de plusieurs ne pouvait être bonne, puisque la puissance d'un seul, dès qu'il prend ce titre de maître, est dure et révoltante ; il vient ajouter au contraire : *n'ayons qu'un seul maître*.

Toutefois il faut bien excuser Ulysse d'avoir tenu ce langage qui lui servit alors pour apaiser la révolte de l'armée, adaptant, je pense, son discours plus à la circonstance qu'à la vérité [2]. Mais en conscience n'est-ce pas un extrême malheur que d'être assujetti à un maître de la bonté duquel on ne peut jamais être assuré et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra ? Et obéir à plusieurs maîtres, n'est-ce pas être autant de fois extrêmement malheureux ? Je n'aborderai pas ici cette question tant de fois agitée ! « si la républi-

---

1 Le plus célèbre des poètes anciens, duquel J.-M. Chénier a dit :
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encore de gloire et d'immortalité.

2 Cet Ulysse était roi lui-même. Comment n'aurait-il pas prêché pour le pouvoir d'un seul ? Excusons-le donc, suivant le désir de ce bon La Boétie ; excusons même si l'on veut tous ces plats courtisans qui, d'habitude, ont constamment défendu ce pouvoir pour se gorger aux budgets et s'engraisser de nos sueurs ; mais n'excusons jamais, stigmatisons plutôt ces vils hypocrites qui ont soufflé tour à tour le froid et le chaud, et crié, selon l'occurrence, *vive le roi, vive la ligue ?* ces bavards sempiternels, imposteurs effrontés qui ont tenu, si impudemment, et quelquefois du jour au lendemain, deux langages tout opposés ; en un mot ces *feseurs de discours à circonstance* dont le nombre a été si grand de nos jours, que l'énorme *Moniteur* lui-même, où ces exemples de bassesses et d'insolents mensonges fourmillent sous toutes les formes, ne nous en donne qu'une bien imparfaite collection.

que est ou non préférable à la monarchie ». Si j'avais à la débattre, avant même de rechercher quel rang la monarchie doit occuper parmi les divers modes de gouverner la chose publique, je voudrais savoir si l'on doit même lui en accorder un, attendu qu'il est bien difficile de croire qu'il y ait vraiment rien de public dans cette espèce de gouvernement où *tout* est à *un seul*. Mais réservons pour un autre temps [3] cette question, qui mériterait bien son traité à part et amènerait d'elle-même toutes les disputes politiques.

Pour le moment, je désirerais seulement qu'on me fit comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un Tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a de pouvoir de leur nuire, qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui, que de le contredire. Chose vraiment surprenante (et pourtant si commune, qu'il faut plutôt en gémir que s'en étonner) ! c'est de voir des millions de millions d'hommes, misérablement asservis, et soumis tête baissée, à un joug déplorable, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et, pour ainsi dire, ensorcelés par le seul nom *d'un* qu'ils ne devraient redouter, puisqu'il est *seul*, ni chérir puisqu'il est, envers eux tous, inhumain et cruel. Telle est pourtant la faiblesse des hommes ! Contraints à l'obéissance, obligés de temporiser, divisés entre eux, ils ne peuvent pas toujours être les plus forts. Si donc une nation, enchaînée par la force des armes, est soumise au pouvoir d'un seul (comme la cité d'Athènes le fut à la domination des trente tyrans [4]), il ne faut pas s'étonner qu'elle serve, mais bien déplorer sa servitude, ou plutôt ne s'en étonner, ni s'en plaindre ; supporter le malheur avec résignation et se réserver pour une meilleure occasion à venir.

---

3 Si ce bon Etienne vivait aujourd'hui, il n'hésiterait pas à traiter la question, et certes, sa solution ne serait pas à l'avantage de la monarchie.

4 Allusion au gouvernement de trente oligarques que les Spartiates, vainqueurs de la guerre du Péloponnèse, imposèrent aux Athéniens en 404. [N. E.]
Les appels de notes en **chiffres romains** correspondent aux notes de l'éditeur du 19e siècle.

Nous sommes ainsi faits que les communs devoirs de l'amitié absorbent une bonne part de notre vie. Aimer la vertu, estimer les belles actions, être reconnaissant des bienfaits reçus, et souvent même réduire notre propre bien-être pour accroître l'honneur et l'avantage de ceux que nous aimons et qui méritent d'être aimés ; tout cela est très naturel. Si donc les habitants d'un pays trouvent, parmi eux, un de ces hommes rares qui leur ait donné des preuves réitérées d'une grande prévoyance pour les garantir, d'une grande hardiesse pour les défendre, d'une grande prudence pour les gouverner ; s'ils s'habituent insensiblement à lui obéir ; si même ils se confient à lui jusqu'à lui accorder une certaine suprématie, je en sais si c'est agir avec sagesse, que de l'ôter de là où il faisait bien, pour le placer où il pourra mal faire, cependant il semble très naturel et très raisonnable d'avoir de la bonté pour celui qui nous a procuré tant de biens et de ne pas craindre que le mal nous vienne de lui.

Mais ô grand Dieu ! qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce vice, cet horrible vice ? N'est-ce pas honteux, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais ramper, non pas être gouvernés, mais tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? Souffrir les rapines, les brigandages, les cruautés, non d'une armée, non d'une horde de barbares, contre lesquels chacun devrait défendre *sa vie* au prix de tout son sang, mais d'un seul ; non Mirmidon * souvent le plus lâche, le plus vil et le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles, mais à peine foulé le sable des tournois ; qui est inhabile, non seulement à commander aux hommes, mais aussi à satisfaire la moindre femmelette ! Nommerons-nous cela lâcheté ? Appellerons-nous vils et couards les hommes soumis à un tel joug ? Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul ; c'est étrange, mais toutefois possible ; peut-être avec raison, pourrait-on dire : c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille se laissent opprimer par un seul, dira-t-on encore que c'est de la couardise, qu'ils n'osent se prendre à lui, ou plutôt que, par mépris et

* Dans l'original on trouve Hommeau, que les annotateurs ont traduit par Hommet, Hommelet : petit homme. J'ai cru pouvoir mettre a la place : *Mirmidon*. L'emploi de ce dernier mot, qui m'a paru exprimer tout à fait la pensée de l'auteur, m'a été inspiré par une chanson, que tout le monde connaît, de notre tant bon ami Béranger, Qu'il nous pardonne ce larcin !

dédain, ils ne veulent lui résister ? Enfin, si l'on voit no,n pas cent, non pas mille, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes ne pas assaillir, ne pas écraser celui qui, sans ménagement aucun, les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves : comment qualifierons-nous cela ? Est-ce lâcheté ? Mais pour tous les vices, il est des bornes qu'ils ne peuvent dépasser. Deux hommes et même dix peuvent bien en craindre un, mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme ! Oh ! Ce n'est pas seulement couardise, elle ne va pas jusque-là ; de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque une armée, conquière un royaume ! Quel monstrueux vice est donc celui-là que le mot de couardise ne peut rendre, pour lequel toute expression manque, que la nature désavoue et la langue refuse de nommer ?…

Qu'on mette, de part et d'autre, cinquante mille hommes en armes ; qu'on les range en bataille ; qu'ils en viennent aux mains ; les uns libres, combattant pour leur liberté, les autres pour la leur ravir : Auxquels croyez-vous que restera la victoire ? Lesquels iront plus courageusement au combat, de ceux dont la récompense doit être le maintien de leur liberté, ou de ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'ils donnent ou reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée et l'attente d'un pareil aise pour l'avenir. Ils pensent moins aux peines, aux souffrances momentanées de la bataille qu'aux tourments que, vaincus, ils devront endurer à jamais, eux, leurs enfants, et toute leur prospérité. Les autres n'ont pour tout aiguillon qu'une petite pointe de convoitise qui s'émousse soudain contre le danger et dont l'ardeur factice s'éteint presque aussitôt dans le sang de leur première blessure. Aux batailles si renommées de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle [5], qui datent de deux mille ans et vivent encore aujourd'hui, aussi fraîches dans les livres et la mémoire des hommes que si elles venaient d'être livrées récemment en Grèce, pour le bien de la Grèce et pour l'exemple du monde entier, qu'est-ce qui donna à un si petit nombre de Grecs, non le pouvoir, mais le courage de repousser ces flottes formidables dont la mer pouvait à peine supporter le poids, de combattre et de vaincre tant et de si nombreuses nations que tous les

[5] Respectivement batailles de Marathon (490), des Thermopyles (480) et de Salamine (480). [N. E.]

soldats Grecs ensemble n'auraient point élevé en nombre les Capitaines [6] des armées ennemies ? Mais aussi, dans ces glorieuses [7] journées, c'était moins la bataille des Grecs contre les Perses, que la victoire de la liberté sur la domination, de l'affranchissement sur l'esclavage [8].

Ils sont vraiment miraculeux les récits de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent ! mais ce qui advient, partout et tous les jours, qu'un homme seul opprime cent mille villes le plus à cœ et les prive de leur liberté : qui pourrait le croire, si cela n'était qu'un ouï-dire et n'arrivait pas à chaque instant et sous nos propres yeux ? encore, si ce fait se passait dans des pays lointains et qu'on vint nous le raconter, qui de nous ne le croirait controuvé et inventé à plaisir ? Et pourtant ce tyran, seul, il n'est pas besoin de le combattre, ni même de s'en défendre ; il est défait de lui-même, pourvu que le pays ne consente point à la servitude. Il ne s'agit pas de lui rien arracher, mais seulement de ne lui rien donner. Qu'une nation ne fasse aucun effort, si elle veut, pour son bonheur, mais qu'elle ne travaille pas elle-même a sa ruine. Ce sont donc les peuples qui se lais-

---

6 La Boétie a voulu dire sans doute la totalité des officiers de l'armée des Perses.

7 Ne te l'ai-je pas dit, dans mon avant-propos, cher lecteur, que le prétendu nouveau en façon de dire n'est souvent que du réchauffé ? Te serais-tu attendu à trouver ici, si justement accouplés et appliqués par notre bon Etienne de La Boétie, ces deux mots : *glorieuses journées* que des misérables jongleurs, lâches flagorneurs du peuple, beuglèrent à tue-tête, en sortant, tremblottants d'effroi, de leurs caves, où ils s'étaient tenus cachés pendant les trois jours du grand mouvement populaire de juillet ? Ces deux mots ne furent donc pas de leur part une invention, mais bien une trouvaille qu'ils employèrent astucieusement pour duper les trop crédules et escamoter à leur profit la grande victoire ; ce qui se fit, note le bien, le soir même du 29 juillet 1830. Nos trois journées ne furent donc pas glorieuses, car il n'y a de vraiment glorieux que ce qui amène un résultat favorable au bonheur de l'humanité.

8 Ces miraculeux efforts se sont reproduits de nos jours et nous avons eu aussi nos Léonidas, nos Thémistocle et nos Miltiade. Mais, comme le dit fort judicieusement notre auteur, cela ne se voit que chez les peuples libres. Aussi, combien n'en trouverions-nous pas de ces traits héroïques, si nous voulions fouiller nos trop courtes annales républicaines. Il suffira d'en rappeler quelques-uns qui vraiment peuvent être mis en parallèle avec tout ce que l'histoire nous retrace de plus prodigieux.

sent, ou plutôt se font garrotter, puisqu'en refusant seulement de servir, ils briseraient leurs liens. C'est le peuple qui s'assujettit et se coupe la gorge : qui, pouvant choisir d'être sujet ou d'être libre, repousse la liberté et prend le joug, qui consent, qui consent à son mal ou plutôt le pourchasse. S'il lui coûtait quelque chose pour recouvrer sa liberté je ne l'en presserais point : bien que rentrer dans ses droits naturels et, pour ainsi dire, de bête de redevenir homme, soit vraiment ce qu'il doive avoir le plus à cœur. Et pourtant je n'exige pas de lui une si grande hardiesse : je ne veux pas même qu'il ambitionne une je ne sais quelle assurance de vivre plus à son aise. Mais quoi ! Si pour avoir la liberté, il ne faut que la désirer ; s'il ne suffit pour cela que du vouloir, se trouvera-t-il une nation au monde qui croie la payer trop cher en l'acquérant par un simple souhait ? Et qui regrette volonté à recouvrer un bien qu'on devrait racheter au prix du sang, et dont la seule perte rend à tout homme d'honneur la vie amère et la mort bienfaisante ? Certes, ainsi que le feu d'une étincelle devient grand et toujours se renforce, et plus il trouve de bois à brûler, plus il en dévore, mais se consume et finit par s'éteindre de lui-même quand on cesse de l'alimenter : pareillement plus les tyrans pillent, plus ils exigent ; plus ils ruinent et détruisent, plus on leur fournit, plus on les gorge ; ils se fortifient d'autant et sont toujours mieux disposés à anéantir et à détruire tout ; mais si on ne leur donne rien, si on ne leur obéit point ; sans les combattre, sans les frapper, ils demeurent nuds et défaits : semblables à cet arbre qui ne recevant plus de suc et d'aliment à sa racine, n'est bientôt qu'une branche sèche et morte.

Pour acquérir le bien qu'il souhaite, l'homme entreprenant ne redoute aucun danger, le travailleur n'est rebuté par aucune peine. Les lâches seuls, et les engourdis, ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien qu'ils se bornent à convoiter. L'énergie d'y prétendre leur est ravie par leur propre lâcheté ; il ne leur reste que le désir naturel de le posséder. Ce désir, cette volonté innée, commune aux sage et aux fous, aux courageux et aux couards, leur fait souhaiter toutes choses dont la possession les rendrait heureux et contents. Il en est une seule que les hommes, je ne sais pourquoi, n'ont pas même la force de désirer. C'est la liberté : bien si grand et si doux ! que dès qu'elle est perdue, tous les maux s'ensuivent, et que, sans elle, tous les autres biens, corrompus par la servitude, perdent entièrement leur goût et leur saveur. La seule liberté, les hommes la dédaignent, uniquement, ce me

semble, parce que s'ils la désiraient, ils l'auraient : comme s'ils se refusaient à faire cette précieuse conquête, parce qu'elle est trop aisée.

Pauvres gens et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vus viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi et de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre et pour la vanité duquel vos personnes y bravent à chaque instant la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du *nombre infini* de nos villes. Ce qu'il a de plus que vous, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il les innombrables argus [9] qui vous épient [10], si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les emprunte de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, que par vous-mêmes ? Comment oserait-il vous courir sus, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complice du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs, pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons afin qu'il puisse assouvir sa luxure [11] ; vous nourris-

---

9 *Argus, homme fabuleux à cent yeux*, dit le dictionnaire : *espion domestique*. Chez plusieurs peuples, ce mot se prononce *argous*. Je ne me pique pas d'être étymologiste ; mais, tout récemment, un journaliste, plus savant et plus malin que moi, a dit que ce mot venait d'*argoussin, chef des forçats* ; et il fit cette remarque fort spirituelle précisément, au moment où, sous un certain ministre, on se servit des forçats libérés pour former certaines bandes qui parcoururent les rues de la capitale et y jetèrent l'épouvante, en assommant indistinctement tous les passants.

10 Il faut croire que le verbe espionner n'était pas encore usité du temps de ce bon Etienne.

11 Louis XV, l'un des plus crapuleux de ces gens-là, faisait enlever les jeunes jolies filles par ses valets de chambre Bontemps et Lebel, pour en peupler son

sez vos enfants, pour qu'il en fasse des soldats (trop heureux sont-ils encore !) pour qu'il les mène à la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances [12]. Vous vous usez à la peine, afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez, afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte : et de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ne sentiraient point ou n'endureraient pas, vous pourriez vous en délivrer, sans même tenter de le faire, mais seulement en essayant de le vouloir. Soyez donc résolus à ne plus servir et vous serez libres. Je ne veux pas que vous le heurtiez, ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on dérobe la base, tomber de son propre poids et se briser [13].

---

parc aux cerfs. — Napoléon, plus franc et plus rond dans ses manières, choisissait dans la maison impériale d'Ecouen, avec l'entente de la Campan, les demoiselles qu'il lui plaisait d'engrosser. Allez plutôt demander à un certain prince allemand, qui pourra, s'enquérir auprès de mad. la princesse, sa femme, dont je tais, par discrétion, le premier nom de famille.

12 Ainsi le firent *en grandes coupes réglées*, les grands brigands qu'on appelle si mal à propos des *grands hommes* ; Alexandre le Macédonien, Louis XIV et de nos jours surtout Napoléon.

13 J'ai trouvé ces jours-ci, et certes par un pur hasard, ce passage cité et transcrit en entier, avec la plus grande exactitude et toute la pureté de son ancien style, dans un ouvrage publié récemment par M. le baron Bouvier du Molart, ex-préfet de Lyon et intitulé : *des causes du malaise qui se fait sentir dans la société en France* ; mais cet auteur, élève de l'empire, et par suite administrateur très digne de notre époque, n'et certainement pas un érudit ; car tout en citant et exaltant cet éloquent morceau, il l'a attribué à Montaigne, dans les œuvres duquel se trouve ordinairement le discours de La Boétie. Aurait-il ignoré ou mis en doute l'existence de ce dernier ? Ce n'est pas croyable. C'est donc une simple distraction ; il faut la pardonner à M. le baron ex-préfet, absorbé sans doute par les soins qu'a dû lui coûter cet énorme volume, où il a amoncelé, pêle-mêle, il est vrai, une politique et plusieurs documents statistiques très curieux pour arriver enfin à cette conclusion ; que, la trop grande population étant la cause première de notre malaise, il fallait se hâter d'employer tous les moyens, prendre toutes les mesures, mettre en usage toutes les ressources, voire les plus immorales, pour étouffer la procréation des prolétaires, en décimer même la race, du moins autant qu'il sera nécessaire d'en diminuer le nombre, pour garantir, conserver et augmenter même l'extrême aisance et les doux ébats de messieurs les jouisseurs et privilégiés de toute sorte.

Les médecins disent qu'il est inutile de chercher à guérir les plaies incurables, et peut-être, ai-je tort de vouloir donner ces conseils au peuple, qui, depuis longtemps, semble avoir perdu tout sentiment du mal qui l'afflige, ce qui montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons cependant à découvrir, s'il est possible, comment s'est enracinée si profondément cette opiniâtre volonté de servir qui ferait croire qu'en effet l'amour même de la liberté n'est pas si naturel.

Premièrement, il est, je crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que nous tenons de la nature et d'après les préceptes qu'elle enseigne, nous serions naturellement soumis à nos parents, sujets de la raison, mais non esclaves de personne. Certes, chacun de nous ressent en soi, dans son propre cœur, l'impulsion toute instinctive de l'obéissance envers ses père et mère. Quant à savoir si la raison est en nous innée ou non (question débattue à fond dans les académies et longuement agitée dans les écoles de philosophes), je ne pense pas errer en croyant qu'il est en notre âme un germe de raison, qui, réchauffé par les bons conseils et les bons exemples, produit en nous la vertu ; tandis qu'au contraire, étouffé par les vices qui trop souvent surviennent, ce même germe avorte. Mais ce qu'il y a de clair et d'évident pour tous, et que personne ne saurait nier, c'est que la nature, premier agent de Dieu, bienfaitrice des hommes, nous a tous créés de même et coulés, en quelque sorte au même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt tous frères. Et si, dans le partage qu'elle nous a fait de ses dons, elle a prodigué quelques avantages de corps ou d'esprit, aux uns plus qu'aux autres, toutefois elle n'a jamais pu vouloir nous mettre en ce monde comme en un champ clos, et n'a pas envoyé ici bas les plus forts et les plus adroits comme des brigands armés dans une forêt pour y traquer les plus faibles. Il faut croire plutôt, que faisant ainsi les parts, aux uns plus grandes, aux autres plus petites, elle a voulu faire naître en eux l'affection fraternelle et les mettre à même de la pratiquer ; les uns ayant puissance de porter des secours et les autres besoin d'en recevoir : ainsi donc, puisque cette bonne mère nous a donné à *tous*, toute la terre pour demeure, nous a *tous* logés sous le même grand toit, et nous a *tous* pétris de même pâte, afin que, comme en un miroir, chacun put se reconnaître dans son voisin ; si elle nous a fait, à *tous*, ce beau présent de la voix et de la parole pour nous aborder et fraterniser ensemble, et par la communication et l'échange de nos pensées nous ramener à la com-

munauté d'idées et de volontés ; si elle a cherché, par toutes sortes de moyens à former et resserrer le nœud de notre alliance, les liens de notre société ; si enfin, elle a montré en toutes choses le désir que nous fussions, non seulement unis, mais qu'ensemble nous ne fissions, pour ainsi dire, qu'un seul être, dès lors, peut-on mettre un seul instant en doute que nous avons *tous* naturellement libres, puisque nous sommes *tous* égaux, et peut-il entrer dans l'esprit de personne que nous ayant mis *tous* en même compagnie, elle ait voulu que quelques-uns [14] y fussent en esclavage.

Mais en vérité est-ce bien la peine de discuter pour savoir si la liberté est naturelle, puisque nul être, sans qu'il en ressente un tort grave, ne peut être retenu en servitude et que rien au monde n'est plus contraire à la nature (pleine de raison) que l'injustice. Que dire encore ? Que la liberté est naturelle, et, qu'à mon avis, non seulement nous naissons avec notre liberté, mais aussi avec la volonté de la défendre. Et s'il s'en trouve par hasard qui en doute encore et soient tellement abâtardis qu'ils méconnaissent les biens et les affections innées qui leur sont propres, il faut que je leur fasse l'honneur qu'ils méritent et que je hisse, pour ainsi dire, les bêtes brutes en chaire pour leur enseigner et leur nature et leur condition. Les bêtes (Dieu me soit en aide !) si les hommes veulent les comprendre, leur crient : Vive la liberté ! plusieurs d'entre elles meurent sitôt qu'elles sont prises. Telles que le poisson qui perd la vie dès qu'on le retire de l'eau, elles se laissent mourir pour ne point survivre à leur liberté naturelle. (Si les animaux avaient entre eux des rangs et des prééminences, ils feraient, à mon avis, de la liberté leur noblesse.) D'autres, des plus grandes jusqu'aux plus petites, lorsqu'on les prend, font une si grande résistance des ongles, des cornes, des pieds et du bec qu'elles démontrent assez, par là, quel prix elles attachent au bien qu'on leur ravit. Puis, une fois prises, elles donnent tant de signes apparents du sentiment de leur malheur, qu'il est beau de les voir, dès lors, languir plutôt que vivre, ne pouvant jamais se plaire dans la servitude et gémissant continuellement de la privatisation de leur liberté. Que signifie, en effet, l'action de l'éléphant, qui, s'étant défendu jusqu'à la dernière extrémité, n'ayant plus d'espoir, sur le point d'être pris, heurte sa machoire et casse ses

[14] Et *a fortiori*, La Boétie aurait pu dire : que la *presque totalité* y soit esclave de *quelques-uns*.

dents contre les arbres, si non, qu'inspiré par le grand désir de rester libre, comme il l'est par nature, il conçoit l'idée de marchander avec les chasseurs, de voir si, pour le prix de ses dents, il pourra se délivrer, et si, son ivoire, laissé pour rançon, rachètera sa liberté. Et le cheval ! dès qu'il est né, nous le dressons à l'obéissance ; et cependant, nos soins et nos caresses n'empêchent pas que, lorsqu'on veut le dompter, il ne morde son frein, qu'il ne rue quand on l'éperonne ; voulant naturellement indiquer par là (ce me semble) que s'il sert, ce n'est pas de bon gré, mais bien par contrainte. Que dirons-nous encore ?… *Les bœufs eux-mêmes gémissent sous le joug, les oiseaux pleurent en cage*. Comme je l'ai dit autrefois en rimant, dans mes instants de loisir.

Ainsi donc [15], puisque tout être, qui a le sentiment de son existence, sent le malheur de la sujétion et recherche la liberté : puisque les bêtes, celles-là même créées pour le service de l'homme, ne peuvent s'y soumettre qu'après avoir protesté d'un désir contraire ; quel malheureux vice a donc pu tellement dénaturer l'homme, seul vraiment né pour vivre libre, jusqu'à lui faire perdre la souvenance de son premier état et le désir même de le reprendre ?

Il y a trois sortes de tyrans. Je parle des mauvais Princes. Les uns possèdent le Royaume [16] par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, et les autres par succession de race. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre, s'y comportent, on le sait trop bien et on le dit avec raison, comme en pays conquis. Ceux qui naissent rois, ne sont pas ordinairement meilleurs ; nés et nourris au sein de la tyrannie, ils sucent avec le lait naturel du tyran, ils regardent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires ; et, selon le penchant auquel ils sont le plus enclins, avares ou prodigues, ils usent du Royaume comme de leur propre héritage. Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il semble qu'il devrait être plus supportable, et il serait, je crois, si dès qu'il se voit élevé en si haut lieu, au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi, qu'on appelle *grandeur*, il ne prenait la ferme résolution de n'en plus descendre. Il considère pres-

---

15 manuscrit de Mesme porte l'invocation « o Longa ». Il s'agit là du prédécesseur de La Boétie au parlement de Bordeaux. [N. E.]

16 Par ce mot, La Boétie a sans doute voulu dire : le droit de régner, et non la possession du territoire.

que toujours la puissance qui lui a été confiée par le peuple comme devant être transmise à ses enfants. Or, dès qu'eux et lui ont conçu cette funeste idée, il est vraiment étrange de voir de combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et même en cruautés, tous les autres tyrans. Ils ne trouvent pas de meilleur moyen pour consolider leur nouvelle tyrannie que d'accroître la servitude et d'écarter tellement les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets, que, pour si récent qu'en soit le souvenir, bientôt il s'efface entièrement de leur mémoire. Ainsi, pour dire vrai, je vois bien entre ces tyrans quelque différence, mais pas un choix à faire : car s'ils arrivent au trône par des routes diverses, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Les élus du peuple, le traitent comme un taureau à dompter : les conquérants, comme une proie sur laquelle ils ont tous les droits : les successeurs, comme tout naturellement.

A ce propos, je demanderai : Si le hasard voulait qu'il naquît aujourd'hui quelques gens tout-à-fait neufs, n'étant ni accoutumés à la sujétion, ni affriandés à la liberté, ignorant jusqu'aux noms de l'une et de l'autre, et qu'on leur offrit l'option d'être sujets ou de vivre libre ; quel serait leur choix ? Nul doute qu'ils n'aimassent beaucoup mieux obéir à leur seule raison que de servir un homme, à moins qu'ils ne fussent comme ces juifs d'Israël, qui, sans motifs, ni contrainte aucune, se donnèrent un tyran [17], et, desquels, je ne lis jamais l'histoire sans éprouver un extrême dépit qui me porterait presque à être inhumain envers eux, jusqu'à me réjouir de tous les maux qui, par la suite, leur advinrent. Car pour que les hommes, tant qu'il reste en eux vestige d'homme, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils soient contraints, ou qu'ils soient abusés : contraints, soit par les armes étrangères, comme Sparte et Athènes le furent par Alexandre ; soit par les factions, comme lorsque, bien avant ce temps, le gouvernement d'Athènes tomba aux mains de Pisistrate [18]. Abusés, ils perdent aussi leur liberté ; mais c'est alors moins souvent par la séduction d'autrui que par leur propre aveuglement. Ainsi, le peuple de Syracuse (jadis capitale de la Sicile), assailli de tous côtés par des ennemis, ne songeant qu'au danger du moment, et sans prévoyance de l'avenir élut

17 Saül [N. E.]

18 Successeur de Solon à la tête d'Athènes, il s'empara du pouvoir en s'appuyant sur les petits paysans de la montagne. [N. E.]

Denys I[er], et lui donna le commandement général de l'armée. Ce peuple ne s'aperçût qu'il l'avait fait aussi puissant que lorsque ce fourbe adroit, rentrant victorieux dans la ville, comme s'il eût vaincu ses concitoyens plutôt que leurs ennemis, se fit d'abord *capitaine roi* [19] et ensuite roi tyran [20]. On ne saurait s'imaginer *jusqu'à quel point* un peuple ainsi assujetti par la fourberie d'une traître, tombe dans l'avilissement, et même dans un tel profond oubli de tous ses droits, qu'il est presque impossible de le réveiller de sa torpeur pour les reconquérir, servant si bien et si volontiers qu'on dirait, à la voir, qu'il n'a pas perdu seulement sa liberté, mais encore sa propre *servitude*, pour s'engourdir dans le plus abrutissant esclavage [21]. Il est vrai de dire, qu'au commencement, c'est bien malgré soi et par force que l'on sert ; mais ensuite on s'y fait et ceux qui viennent après, n'ayant jamais connu la liberté, ne sachant pas même ce que c'est, servent sans regret et font volontairement ce que leurs pères n'avaient fait que par la contrainte. Ainsi les hommes qui naissent sous le joug ; nourris et élevés dans le servage sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensant point avoir d'autres droits, ni d'autres biens que ceux qu'ils ont trouvés à leur entrée dans la vie, ils prennent pour leur état de nature, l'état même de leur naissance. Toutefois il n'est pas d'héritier, pour si prodigue ou nonchalant qu'il soit, qui ne porte un jour les yeux sur ses registres pour voir s'il jouit de tous les droits de sa succession, et vérifier si l'on n'a pas empiété sur les siens ou sur ceux de son prédécesseur. Cependant l'habitude qui, en toutes choses, exerce un si grand empire sur toutes nos actions, a surtout le pouvoir de nous apprendre à servir : c'est elle qui à la longue (comme on nous le raconte de Mithridate qui finit par s'habituer au poison) parvient à nous faire avaler, sans répugnance, l'amer venin de la servitude. Nul doute que ce ne soit la nature qui nous dirige d'abord suivant les penchants bons ou mauvais qu'elle nous adonnés ; mais aussi faut-il convenir qu'elle a encore moins de pouvoir sur nous

19 Comme on dirait aujourd'hui : lieutenant-général d'un royaume.

20 Le mot tyran exprimait jadis un titre et n'avait rien de flétrissant. Ce sont les brigands tels que Denys, qui lui valurent par la suite son odieuse acception. Au train dont vont les choses en Europe, il pourrait bien en arriver de même aux titres de : *roi, prince* ou *duc.*

21 *L'esclavage* est plus dur que la *servitude*. La *servitude*, impose un joug ; *l'esclavage* un joug de fer. La *servitude* opprime la liberté ; *l'esclavage* la détruit. (Dictionnaire des synonymes).

que l'habitude ; car, pour si bon que soit la naturel, il se perd s'il n'est entretenu ; tandis que l'habitude nous façonne toujours à sa manière en dépit de nos penchants naturels. Les semences de bien que la nature met en nous sont si frêles et si minces, qu'elles ne peuvent résister au moindre choc des passions ni à l'influence d'une éducation qui les contrarie. Elles ne se conservent pas mieux, s'abâtardissent aussi facilement et même dégénèrent ; comme il arrive à ces arbres fruitiers qui ayant tous leur propre, la conservent tant qu'on les laisse venir naturellement ; mais la perdent, pour porter des fruits tout à fait différents, dès qu'on les a greffés. Les herbes ont aussi chacune leur propriété, leur naturel, leur singularité : mais cependant, le froid, le temps, le terrain ou la main du jardinier, détériorent ou améliorent toujours leur qualité ; la plante qu'on a vu dans un pays n'est souvent plus reconnaissable dans un autre. Celui qui verrait chez eux les Vénitiens [22], poignée de gens qui vivent si librement que le plus malheureux d'entre eux ne voudrait pas être roi et qui, tous aussi nés et nourris, ne connaissent d'autre ambition que celle d'aviser pour le mieux au maintien de leur liberté ; ainsi appris et formés dès le berceau, qu'ils n'échangeraient pas un brin de leur liberté pour toutes les autres félicités humaines : qui verrait, dis-je, ces hommes, et s'en irait ensuite, en les quittant, dans les domaines de celui que nous appelons le grand-seigneur, trouvant là des gens qui ne sont nés que pour le servir et qui dévouent leur vie entière au maintien de sa puissance, penserait-il que ces deux peuples sont de même nature ? ou plutôt ne croirait-il pas qu'une sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bêtes [23] ? On raconte que Lycurgue, législateur de Sparte, avait nourri

[22] Alors les vénitiens étaient en république. Libres, ils devinrent puissants ; puissants, ils se firent riches : et corrompus par les richesses, ils retombèrent dans l'esclavage et l'avilissement. Ils sont aujourd'hui sous la *schlague autrichienne* comme presque tout le reste de cette belle Italie !! Autre preuve de *l'étiolement des espèces, des individus et des nations*.

[23] Nous ne traiterions pas aussi brutalement aujourd'hui ces pauvres Musulmans. Ils sont certainement bien loin d'être ce que nous désirerions les voir ; mais ils sont peut-être plus près de leur résurrection que certains autres peuples pourris, jusqu'à la moelle, par un système de corruption qui les régit et qui vivent ou plutôt végètent et souffrent sous l'écrasant fardeau de ces gouvernements qu'on appelle si faussement constitutionnels. L'absolutisme en Turquie n'a jamais été, je crois, aussi attentatoire au grand principe de la sainte égalité que

deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités du même lait [24], et les avait habitués, l'un au foyer domestique et l'autre à courir les champs, au son de la trompe et du cornet [25]. Voulant montrer aux Lacédémoniens l'influence de l'éducation sur le naturel, il exposa les deux chiens sur la place publique et mit entre eux une soupe et un lièvre : l'un courut au plat et l'autre au lièvre. Voyez, dit-il, et pourtant, ils sont frères ! Ce législateur sut donner une si bonne éducation aux Lacédémoniens que chacun d'eux eut préféré souffrir mille morts, plutôt que de se soumettre à un maître ou de reconnaître d'autres institutions que celles de Sparte.

J'éprouve un certain plaisir à rappeler ici un mot des favoris de Xercès, le grand roi de Perse, au sujet des Spartiates : Lorsque Xercès faisait ses préparatifs de guerre pour soumettre la Grèce entière, il envoya, dans plusieurs villes de ce pays, ses ambassadeurs pour demander *de l'eau et de la terre* (formule symbolique qu'employaient les Perses pour sommer les villes de se rendre), mais il se garda bien d'en envoyer, ni à Sparte, ni à Athènes, parce que les Spartiates et les Athéniens, auxquels son père Darius en avait envoyés auparavant pour faire semblable demande, les avaient jetés, les uns dans les fossés, les autres dans un puits, en leur disant : « Prenez hardiment, là, de l'eau et de la terre, et portez-les à votre prince. » En effet, ces fiers républicains ne pouvaient souffrir que, même par la moindre parole, on attantât à leur liberté. Cependant, pour avoir agi de la sorte, les Spartiates reconnurent qu'ils avaient offensé leurs dieux et surtout Talthybie [26], dieu des hérault. Ils résolurent donc, pour les apaiser, d'envoyer à Xercès deux de leurs concitoyens pour que disposant d'aux à son gré, il pût se venger sur leurs personnes du meurtre des ambassadeurs de son père. Deux Spartiates ; l'un nommé Sperthiès et l'autre Bulis s'offrirent pour victime volontaires. Ils partirent. Arrivés au palais d'un Perse, nommé Hydarnes, lieutenant du roi pour toutes les qui

---

ces prétendus gouvernements représentatifs, enfants bâtards du libéralisme, où bout, à nos dépens, la *marmite* de ce bon Paul Courrier.

24 Ceci est pris d'un traité de Plutarque intitulé : *Comment il faut nourrir les enfants*, de la traduction d'Amiot

25 *Du cor* « *Huchet*, dit Nicot, c'est un cornet dont on huche ou appelle les chiens et dont les postillons usent ordinairement. »

26 Héraut d'Agamemnon, qui participa avec lui à la guerre de Troie. [N. E.]

étaient sur les côtes de la mer, celui-ci les accueillit fort honorablement et après divers autres discours leur demanda pourquoi ils rejetaient si fièrement l'amitié du grand roi [27] ? « Voyez par mon exemple, leur ajouta-t-il, comment le Roi sait récompenser ceux qui méritent de l'être et croyez que si vous étiez à son service et qu'il vous eût connus, vous seriez tous deux gouverneurs de quelque ville grecque. » « En ceci, Hydarnes [28], tu ne pourrais nous donner un bon conseil, répondirent les Lacédémoniens ; car si tu as goûté le bonheur que tu nous promets, tu ignore entièrement celui dont nous jouissons. Tu as éprouvé la faveur d'un roi, mais tu ne sais pas combien est douce la liberté, tu ne connais rien de la félicité qu'elle procure. Oh ! si tu en avais seulement une idée, tu nous conseillerais de la défendre, non seulement avec la lance et le bouclier, mais avec les ongles et les dents. » Les Spartiates seuls disaient vrai ; mais chacun parlait ici selon l'éducation qu'il avait reçue. Car il était impossible au Persan de regretter la liberté dont il n'avait jamais joui ; et les Lacédémoniens au contraire, ayant savouré cette douce liberté, ne concevaient même pas qu'on pût vivre dans l'esclavage.

Caton d'Utique, encore enfant et sous la férule du maître, allait souvent voir Sylla le dictateur, chez lequel il avait ses entrées libres, tant à cause du rang de sa famille que des liens de parenté qui les unissaient. Dans ces visites, il était toujours accompagné de son précepteur, comme c'était l'usage à Rome pour les enfants des noble de ce temps-là. Un jour, il vit que dans l'hôtel même de Sylla, en sa présence, ou par son commandement, on emprisonnait les uns, on condamnait les autres ; l'un était banni, l'autre étranglé ; l'un proposait la confiscation des biens d'un citoyen, l'autre demandait sa tête. En somme, tout d'y passait, non comme chez un magistrat de la ville, mais comme chez un tyran du peuple ; et c'était bien moins le sanctuaire de la justice, qu'une caverne de tyrannie. Ce noble enfant dit à son percepteur : « Que ne me donnez-vous un poignard ? je le cacherai sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé… j'ai le bras assez fort pour en délivrer la république. » Voilà vraiment la pensée d'un Caton ; c'est bien là, le début d'une vie si digne de se mort. Et néanmoins, taisez le nom et le pays, racontez seu-

[27] Voyez Hérodote, I. 7, page 422.

[28] Qui à tort, dans le texte, est appelé Gidarne.

lement le fait tel qu'il est ; il parle de lui-même, : ne dira-t-on pas aussitôt cet enfant était Romain et lorsqu'elle était libre. Pourquoi dis-je ceci ? je ne prétends certes pas que le pays et le sol perfectionnent rien, car partout et en tous lieux l'esclavage est odieux aux homme et la liberté leur est chère ; mais par ce qu'il me semble que l'on doit compâtir à ceux qui, en naissant, se trouvent déjà sous le joug : qu'on doit les excuser ou leur pardonner, si, n'ayant pas encore vu l'ombre même de la liberté, et n'en ayant jamais entendu parler, ils ne ressentent pas le malheur d'être esclave. Si en effet (comme le dit Homère des Cimmériens [29] ), il est des pays où le Soleil se montre tout différemment qu'à nous et qu'après les avoir éclairés pendant six mois consécutifs, il les laisse dans l'obscurité durant les autres six mois, serait-il étonnant que ceux qui naîtraient pendant cette longue nuit, s'ils n'avaient point ouï parler de la clarté, ni jamais vu le jour, s'accoutumassent aux ténèbres fans lesquelles ils sont nés et ne désirassent point la lumière ? On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu ; le chagrin ne vient qu'après le plaisir et toujours, à la connaissance du bien, se joint le souvenir de quelque joie passée. Il est dans la nature de l'homme d'être libre et de vouloir l'être ; mais il prend très facilement un autre pli, lorsque l'éducation le lui donne.

Disons donc que, si toutes les choses auxquelles l'homme se fait et se façonne lui deviennent naturelles, cependant celui-là seul reste dans sa nature qui ne s'habitue qu'aux choses simples et non altérées : ainsi la première raison de la *servitude volontaire*, c'est l'habitude ; comme il arrive aux plus braves courtauds [30] qui d'abord mordent leur frein et puis après s'en jouent ; qui, regimbent naguère sous la selle, se présentent maintenant d'eux-mêmes, sous le briallant harnais, et, tout fiers, se rengorgent et se pavanent sous l'armure qui les couvre. Ils disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont ainsi vécu. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, se le persuadent par des exemples et consolident eux-mêmes, par la durée, la possession de ceux qui les tyrannisent. Mais les années donnent-elles le droit de mal faire ? Et l'injure prolongée n'est-elle pas une plus grande injure ? Toujours en est-il certains qui, plus fiers et mieux inspirés que les au-

[29] Peuple légendaire qui habitait un pays où le Soleil n'apparaissait pas et où Ulysse se rendit pour évoquer les morts et interroger le devin Tirésias. [N. E.]

[30] Cheval qui a crin et oreilles coupés.

tres, sentent le poids du joug et ne peuvent s'empêcher de le secouer ; que ne se soumettent jamais à la sujétion et qui, toujours et sans cesse (ainsi qu'Ulysse cherchant, par terre et par mer, à revoir la fumée de sa maison), n'ont garde d'oublier leurs droits naturels et s'empressent de les revendiquer en toute occasion. Ceux-là ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme les ignorants encroûtés, de voir ce qui est à leurs pieds, sans regarder ni derrière, ni devant ; ils rappellent au contraire les choses passées pour juger plus sainement le présent et prévoir l'avenir. Ce sont ceux qui ayant d'eux-mêmes l'esprit droit, l'ont encore rectifié par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et bannie de ce monde, l'y ramènerait ; car la sentant vivement, l'ayant savourée et conservant son germe en leur esprit, la servitude ne pourrait jamais les séduire, pour si bien qu'on l'accoutrât.

Le grand Turc s'est bien aperçu que les livres et la saine doctrine inspirent plus que tout autre chose, aux hommes, le sentiment de leur dignité et la haine de la tyrannie. Aussi, ai-je lu que, dans le pays qu'il gouverne, il n'est guère plus de savants qu'il n'en veut. Et partout ailleurs, pour si grand que soit le nombre des fidèles à la liberté, leur zèle et l'affection qu'ils lui portent restent sans effet, parce qu'ils ne savent s'entendre. Les tyrans leur enlèvent toute liberté de faire, de parler et quasi de penser, et ils demeurent totalement isolés dans leur volonté pour le bien : c'est donc avec raison que Momus [31] trouvait à redire à l'homme forgé par Vulcain de ce qu'il n'avait pas une petite fenêtre au cœur par où l'on pût vois ses plus secrètes pensées. On a rapporté que, lors de leur entreprise pour la délivrance de Rome ou plutôt du monde entier, Brutus et Cassius ne voulurent point que Cicéron, ce grand et beau diseur, si jamais il en fut, y participât, jugeant son cœur trop faible pour un si haut fait. Ils croyaient bien à son bon vouloir, mais non à son courage. Et toutefois, qui voudra se rappeler les temps passés et compulser les anciennes annales, se convaincra que presque tous ceux qui, voyant leur pays mal mené et en mauvaises mains, formèrent le dessein de le délivrer, en vinrent facilement à bout, et que, pour son propre compte, la liberté vient toujours à leur aide ; ainsi :

[31] Dans la mythologie, personnification du Sarcasme, fille de la Nuit et sœur des Hespérides, selon Hésiode. [N. E.]

Harmodius et Dion [32], qui conçurent un si vertueux projet, l'exécutèrent heureusement. Pour tels exploits ; presque toujours le ferme vouloir garantit le succès. Cassius et Marcus Brutus réussirent en frappant César pour délivrer leur pays de la servitude ; ce fut lorsqu'ils tentèrent d'y ramener la liberté qu'ils périrent, il est vrai ; mais glorieusement, car, qui oserait trouver rien de blâmable, ni en leur vie, ni en leur mort ? Celle-ci fut au contraire un grand malheur et causa l'entière ruine de la république, qui, ce me semble, fut enterrée avec eux. Les autres tentatives essayées depuis contre les empereurs romains ne furent que des conjurations de quelques ambitieux dont l'irréussite et la mauvaise fin ne sont pas à regretter, étant évident qu'ils désiraient, non renverser le trône, mais avilir seulement la couronne [33] ne visant qu'à chasser le tyran et à retenir la tyrannie [34].

---

[32] Harmonius et Aristogiton : assassins de Pisistrate. Thrasybule : chassa les tyrans d'Athènes en 409. Brutus l'ancien et Valerius : fondateurs de la république. Dion : successeur de Denys comme tyran de Siracuse. [N. E.]

[33] Ainsi firent les fameux Girondins qui s'échappèrent de l'assemblée législative, le 20 juin 1792, pour se rendre aux Tuileries et y maîtriser la sainte insurrection populaire contre le tyran Capet. Ils sauvèrent celui-ci et sur ce trône même, qu'il était alors si facile de renverser, ils l'affublèrent du bonnet rouge que la tête d'un roi salissait et le firent boire à même à la bouteille. Par ce seul fait d'une politique astucieuse et froidement perfide, les Girondins auraient mérité le sort que plus tard ils subirent.

[34] Ceci s'applique à ravir à un trait caractéristique de notre histoire contemporaine auquel peu de gens ont fait assez d'attention, si ce n'est les intrigants qui l'ont répété et mis à profit plus tard au grand détriment des intérêts populaires. Le voici : quand, à son retour miraculeux de l'île d'Elbe, Bonaparte éprouva les bourbons sur leur trône, ces tyrans aux abois, transis de frayeur, ne sachant où donner de la tête, firent les rodomonts ; les uns allèrent faire leur bravade à Lyon, d'où ils décampèrent comme des lâches ; les autres tentèrent quelques arrestations à Paris et voulurent s'assurer notamment du fameux Fouché qu'ils soupçonnaient être d'intelligence avec *le revenant* qui causait leur effroi. Fouché se sauva de leurs griffes, se mit à l'abri de leur rage. Mais deux jours après on crut devoir traiter avec lui ; on lui décocha un agent diplomatique, le roué Vitrolles. A celui-ci Fouché tint ce propos qui montre l'astucieuse politique de ce misérable : « Sauvez le monarque, je me charge « de sauver la monarchie. » Et en effet, les Bourbons décampèrent, Bonaparte arriva avec sa manie de *trôner* aussi ; Fouché fut son ministre ; Fouché le trahit plus tard, et, s'entendant avec les alliés pour l'envoyer à Sainte-Hélène, il resta le ministre de cet autre roué, Louis XVIII, qui n'eût pas la moindre répugnance à travailler avec l'homme qui avait condamné son frère à mort et à forger avec lui les listes de prescription qui signalèrent son retour. Les sanglants antécédents de

Quant à ceux-là, je serais bien fâché qu'ils eussent réussi et je suis content qu'ils aient montré par leur exemple qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la liberté pour accomplir un mauvais dessein [35].

Mais revenant à mon sujet que j'avais quasi perdu de vue ; la première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés dans la servitude. De celle-là découle naturellement cette autre : que, sous les tyrans, les hommes deviennent nécessairement lâches et effeminés, ainsi que l'a fort judicieusement, à mon avis, fait remarquer le grand Huppcrate, le père de la médecine, dans l'un de ses livres intitulé : *Des maladies* [36]. Ce digne homme avait certes le cœur bon et le montra bien lorsque le roi de Perse voulut l'attirer près de lui à force d'offres et de grands présents ; car il lui répondit franchement [37] qu'il se ferait un cas de conscience de s'occuper à guérir les Barbares qui voulaient détruire les Grecs et de faire rien qui pût être utile à celui qui écrivit à ce sujet, se trouve parmi les autres œuvres, et témoignera toujours de son bon cœur et de son beau caractère. Il est donc certain qu'avec la liberté, on perd aus-

---

cet exécrable monstre convenaient en effet à l'hypocrisie et à la lâche cruauté de Louis XVIII, auquel il ne manquait que le courage du crime, pour être le plus féroce des tyrans.

35 Que dirait aujourd'hui ce bon Etienne de nos doctrinaires, de nos libéraux de la restauration et du dégoûtant juste-milieu qui ont si bien et si souvent abusé de ce saint nom ?

36 Ce n'est pas dans le livre : *Des maladies* que cite La Boétie mais bien dans un autre intitulé *: Sur les airs, les eaux et les lieux*, et dans lequel Hippocrate dit (§ 41) « Les plus belliqueux des peuples d'Asie Grecs ou barbares, son ceux qui, n'étant pas gouvernés despotiquement, vivent sous des rois absolus, ils sont nécessairement fort timides. » On trouve les mêmes pensées plus détaillées encore, dans le § 40 du même ouvrage.

37 Une maladie pestilentielle s'étant répandue dans les armées d'Artaxerxès, roi de Perse, ce prince, conseillé de recouvrir dans cette occasion à l'assistance d'Hippocrate, écrivit à Hystanes, gouverneur de l'Hellespont pour le charger d'attirer Hippocrate à la cour de Perse, en lui offrant autant d'or qu'il voudrait, et en l'assurant, de la part du roi, qu'il irait de pair avec les plus grands seigneurs de Perse Hystanes exécuta ponctuellement cet ordre ; mais Hippocrate lui répondit aussitôt : « qu'il était pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, et qu'il ne lui était pas permis de jouir des richesses des Perses, ni d'employer son art à guérir des barbares qui étaient ennemis des Grecs. » La lettre d'Artexerxès à Hystanes, celle d'Hystanes à Hippocrate, d'où sont tirées toutes ces particularités, se trouvent à la fin des œuvres d'Hippocrate.

sitôt la vaillance, les esclaves n'ont ni ardeur, ni constance dans le combat. Ils n'y vont que comme contraints, pour ainsi dire engourdis, et s'acquittant avec peine d'un devoir : ils ne sentent pas brûler dans leur cour le feu sacré de la liberté qui fait affronter tous les périls et désirer une belle et glorieuse mort qui nous honore à jamais auprès de nos semblables. Parmi les hommes libres, au contraire, c'est à l'envi, à qui mieux mieux, tous pour chacun et chacun pour tous : ils savent qu'ils recueilleront une égale part au malheur de la défaite ou au bonheur de la victoire ; mais les esclaves, entièrement dépourvus de courage et de vivacité, ont le cœur bas et mou et sont incapables de toute grande action. Les tyrans le savent bien : aussi font-ils tous leurs efforts pour les rendre toujours plus faibles et plus lâches.

L'historien Xénophon, l'un des plus dignes et des plus estimés parmi les Grecs, a fait un livre peu volumineux [38], dans lequel se trouve un dialogue entre Simonide et Hiéron, roi de Syracuse, sur les misères du tyran. Ce livre est plein de bonnes et graves remontrances, qui, selon moi, ont aussi une grâce infinie. Plût à Dieu que tous les tyrans, qui aient jamais été, l'eussent placé devant eux en guise de miroir. Ils y auraient certainement reconnu leurs propres vices et en auraient rougi de honte. Ce traité parle de la peine qu'éprouvent les tyrans, qui,nuisant à tous, sont obligés de craindre tout le monde. Il dit, entre autyres choses, que les mauvais rois prennent à leur service des troupes étrangères, n'osant plus mettre les armes aux mains de leurs sujets qu'ils ont maltraités de mille manières. Quelques rois, en France même (plus encore autrefois qu'aujourd'hui), ont eu à leur solde des troupes étrangères, mais c'était plutôt pour épargner leurs propres sujets, ne regardant point, pour atteindre ce but, à la dépense que cet entretien nécessitait [39]. Aussi, était-ce l'opinion de Scipion (du grand Africain, je pense), qui aimait mieux, disait-il, avoir sauvé la vie à un citoyen que d'avoir défait cent ennemis. Mais ce qu'il y a de bien positif, c'est que le tyran ne croit jamais sa puissance assurée, s'il n'est

---

38 *Hiéron* ou *portrait de la condition des rois*. Coste a traduit cet ouvrage et l'a publié en grec et en français avec des notes, Amsterdam, 1771.

39 Ce bon Etienne est bien généreux d'interpréter ainsi les intentions de nos monarques. S'il avait vu les Suisses du fameux Charles X tirant sur le peuple de Paris, il n'aurait pas dit certes que ces bons Suisses étaient là pour *épargner* les sujets.

parvenu à ce point de n'avoir pour sujets que des hommes, sans valeur aucune. On pourrait lui dire à juste titre ce que, d'après Térence [40], Thrason disait au maître des éléphants : « Vous vous croyez brave, parce que vous avez dompté des bêtes ? »

Mais cette ruse des tyrans d'bêtir leurs sujets, n'a jamais été plus évidente que dans la conduite de Cyrus envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de Sardes, capitale de Lydie et qu'il eût pris et emmené captif Crésus, ce tant riche roi, qui s'était rendu et remis à sa discrétion. On lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés. Il les eût bientôt réduits à l'obéissance. Mais en voulant pas saccager une aussi belle ville, ni être toujours obligé d'y tenir une armée pour la maîtriser, il s'avisa d'un expédient extraordinaire pour s'en assurer la possession : il établit des maisons de débauches et de prostitution, des tavernes et des jeux publics et rendit une ordonnance qui engageait les citoyens à se livrer à tous ces vices. Il se trouva si bien de cette espèce de garnison, que, par la suite, il ne fût plus dans le cas de tirer l'épée contre les Lydiens. Ces misérables gens s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux, si bien, que de leur nom même les latins formèrent le mot par lequel ils désignaient ce que nous appelons *passe-temps*, qu'ils nommaient, eux, *Lundi*, par corruption de *Lydie*. Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi expressément qu'ils voulussent efféminer leurs sujets ; mais de fait ce que celui-là ordonna si formellement, la plupart d'entre eux l'ont fait occultement. A vrai dire, c'est assez le penchant naturel de la portion ignorante du peuple qui d'ordinaire, est plus nombreuse dans les villes. Elle est soupçonneuse envers celui qui l'aime et se dévoue pour elle, tandis qu'elle est confiante envers celui qui la trompe et la trahit. Ne croyez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni aucun poisson qui, pour la friandise, morde plus tôt et s'accroche plus vite à l'hameçon, que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher et conduire à la servitude, pour la moindre douceur qu'on leur débite ou qu'on leur fasse goûter. C'est vraiment chose merveilleuse qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille. Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèces étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, la com-

40 Térence, Eunuq., act. 3, sc. I, v. 25.

pensation de leur liberté ravie, les instruments de la tyrannie [41]. Ce système, cette pratique, ces alléchements étaient les moyens qu'employaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets dans la servitude. Ainsi, les peuples abrutis, trouvant beau tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituaient à servir aussi niaisement mais plus mal encore que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images enluminées. Les tyrans romains renchérirent encore sur ces moyens, en festoyant souvent les hommes des décuries [42] en gorgeant ces gens abrutis et les flattant par où ils étaient plus faciles à prendre, le plaisir de la bouche. Aussi le plus instruit d'entre eux n'eût pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la *république de Platon* [43]. Les tyrans faisaient ample largesse du quart de blé, du septier de vin, du sesterce [44] ; et alors c'était vraiment pitié d'entendre crier vive le roi ! Les lourdauds ne s'apercevaient pas qu'en recevant toutes ces choses, ils ne faisaient que recouvrer une part de leur propre bien ; et que cette portion même qu'ils en recouvraient, le tyran n'aurait pu la leur donner, si, auparavant, il ne l'eût enlevée à eux-mêmes. Tel ramassait aujourd'hui le sesterce, tel se gorgeait, au festin public, en bénissant et Tibère et Néron de leur libéralité qui, le lendemain, était contraint d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son rang même à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disait mot, pas plus qu'une pierre et ne se remuait pas plus qu'une souche. Le peuple ignorant et abruti a toujours été de même. Il est, au plaisir qu'il ne peut honnête-

---

41 Eh ! que n'avons-nous pas vus de nos jours en ce genre ? Les Osages et la giraffe ; les Bâfres des Champs-Elysées où l'on a fait tant de fois des distributions de vin, de jambons et de cervelas ; les parades et les revues ; les mâts de cocagne et les ballons ; les joutes et les représentations gratis ; les illuminations et les feux d'artifice ; les courses de chevaux au Champs de Mars ; les expositions aux musées ou dans les grands bazars d'industrie ; tout récemment encore le fameux et si coûteux vaisseau de carton ; et qui, certes n'étaient pas connues des anciens.

42 Réunion d'hommes du peuple, groupés et enrôlés de dix en dix, et nourris aux dépens du trésor public.

43 Titre de l'un des ouvrages de ce philosophe ; fiction, il est vrai, mais admirable, et qui pourrait se réaliser, si les hommes avaient tous la vertu du sage qu'il fait parler pour les instruire, du divin Socrate.

44 Monnaie d'argent chez les Romains dont la plus petite valeur était d'environ 5 fr. 50.

ment recevoir, tout dispos et dissolu ; au tort et à la douleur qu'il ne peut raisonnablement supporter, tout à fait insensible. Je ne vois personne maintenant qui, entendant parler seulement de Néron, ne tremble au seul nom de cet exécrable monstre, de cette vilaine et sale bête féroce, et cependant, il faut le dire, après sa mort, aussi dégoûtante que sa vie, ce fameux peuple romain en éprouva tant de déplaisir (se rappelant ses jeux et ses festins) qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. Ainsi du moins nous l'assure Cornélius Tacite, excellent auteur, historien des plus véridiques et qui mérite toute croyance [45]. Et l'on trouvera point cela étrange, si l'on considère ce que ce même peuple avait fait à la mort de Jules César, qui foula aux pieds toutes les lois et asservit la liberté romaine. Ce qu'on exaltait surtout (ce me semble) dans ce personnage, c'était son humanité, qui, quoiqu'on l'ait tant prônée fut plus funeste à son pays que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui ait jamais vécu ; parce qu'en effet ce fut cette fausse bonté, cette douceur empoisonnée qui emmiella le breuvage de la servitude pour le peuple romain. Aussi après sa mort ce peuple-là qui avait encore en la bouche le goût de ses banquets et à l'esprit la souvenance de ses prodigalités, amoncela [46] les bancs de la place publi-

[45] Cet historien dit : « La plus vile portion du peuple habituée aux plaisirs du cirque et des théâtres, les plus corrompus des esclaves et ceux qui, ayant dissipé leurs biens, avides de désordres, n'étaient substantés que par les vices de Néron, tous furent plongés dans la douleur. »

[46] « Le jour des funérailles étant fixé, on lui éleva un bûcher dans le Champ-de-Mars, près du tombeau de Julie ; et vis-à-vis la tribune aux harangues un édifice doré sur le modèle du temple de Vénus-mère. On y voyait un lit d'ivoire couvert d'or et de pourpre, dont le chevet était surmonté d'un trophée et de la robe qu'il portait lorsqu'on le poignarda… Dans les jeux funéraires, on chanta des vers pour exciter la pitié pour César et l'indignation contre ses meurtriers… Pour tout éloge, Marc-Antoine fit prononcer par un hérault le senatus-consulte qui décernait à la fois à César tous les honneurs humains et *divins* et le serment par lequel ils s'étaient tous obligés à le défendre ; il n'y ajouta lui-même que peu de mots. Des magistrats en exercice ou sortis de fonctions portèrent le lit de parade dans la place publique ; les uns voulaient le brûler au Capitole, dans le sanctuaire de Jupiter, les autres dans la salle du sénat, bâtie par Pompée, lorsque tout à coup deux hommes, l'épée au côté, et armés de deux javelots, mirent le feu au lit avec des flambeaux. Aussitôt tous ceux d'alentour y entassèrent des branches sèches, les bancs, les sièges des juges et tous les présents qu'on avait apportés ; ensuite, les joueurs de flûte et les acteurs, dépouillant et déchirant les habits triomphaux dont ils s'étaient revêtus pour la cérémonie, les jetèrent dans la flamme ; les vétérans légionnaires y je-

que pour lui en faire honorablement un grand bûcher et réduire son corps en cendres ; puis il lui éleva [47] une colonne comme Père de la patrie (ainsi portait le chapiteau), et enfin il lui rendit plus d'honneur, tout mort qu'il était, qu'il n'en aurait dû rendre à homme du monde, si ce n'est à ceux qui l'avaient tué. Les empereurs romains n'oubliaient pas surtout de prendre le titre de tribun du peuple, tant parce que cet office était considéré comme saint et sacré, que parce qu'il établi pour la défense et protection du peuple et qu'il était le plus en faveur dans l'état. Par ce moyen ils s'assuraient que ce peuple se fierait plus à eux, comme s'il lui suffisait d'ouïr le nom de cette magistrature, sans en ressentir les effets.

Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui, qui avant de commettre leurs crimes, même les plus révoltants les font toujours précéder de quelques jolis discours sur le bien général, l'ordre public et le soulagement des malheureux. Vous connaissez fort bien le formulaire dont ils ont fait si souvent et si perfidement usage [48]. Et bien, dans certains d'entre eux, il n'y a même plus de place à la finesse tant et si grande est leur impudence. Les rois l'Assyrie, et, après eux, les rois Mèdes, ne paraissaient en public que le plus tard possible, pour faire supposer au peuple qu'il y avait en eux quelques chose de surhumain et laisser en cette rêverie les gens qui se montent l'imagination sur les choses qu'ils n'ont point encore vues. Ainsi tant de nations, qui furent assez longtemps sous l'empire de ces rois mystérieux, s'habituèrent à la servir, et les servaient d'autant plus volontiers qu'ils ignoraient quel était leur maître, ou même s'ils en avaient un ; de manière qu'ils vivaient ainsi dans la crainte d'un être que personne n'avait vu.

---

tèrent les armes dont ils s'étaient parés pour les funérailles, et la plupart des dames, les ornement qu'elles portaient et ceux de leurs enfants. Le deuil public fut extrême ; la multitude des nations étrangères y prit part ; chacune d'elles fit à sa manière des lamentations autour du bûcher et surtout les juifs qui le fréquentèrent plusieurs nuits consécutives. » (Suétone, vie de César, § 84.)

47 Une colonne massive de près de vingt pieds, en pierres de Numidie, fut élevée ensuite dans la place publique avec l'inscription : *Au Père de la patrie.* (Suétone, vie de César, § 85.)

48 C'est La Boétie qui parle ; n'en doute nullement lecteur, et surtout, pas d'allusion… si tu le peux.

Le premiers rois d'Egypte ne se montraient guère sans porter, tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête : ils se masquaient ainsi et se transformaient en bateleurs. Et pour cela pour inspirer, par ces formes étranges, respect et admiration à leurs sujets, qui, s'ils n'eussent pas été si stupide ou si avilis, n'auraient dû que s'en moquer et en rire. C'est vraiment pitoyable d'ouïr parler de tout ce que faisaient les tyrans du temps passé pour fonder leur tyrannie ; combien de petits moyens ils se servaient pour cela, trouvant toujours la multitude ignorante tellement disposée à leur gré, qu'ils n'avaient qu'à tendre un piège à sa crédulité pour qu'elle vint s'y prendre ; aussi n'ont-ils jamais eu plus de facilité à la tromper et ne l'ont jamais mieux asservie, que lorsqu'ils s'en moquaient le plus [49].

Que dirai-je d'une autre sornette que les peuples anciens prirent pour une vérité avérée. Ils crurent fermement que l'orteil de Pyrrhus, roi d'Epire, faisait des miracles et guérissait des maladies de la rate. Ils enjolivèrent encore mieux ce conte, en ajoutant : que lorsqu'on eût brûlé le cadavre de ce roi, cet orteil se trouva dans les cendres, intact et non atteint par le feu. Le peuple a toujours ainsi sottement fabriqué lui-même des contes mensongers, pour y ajouter ensuite une foi incroyable, Bon nombre d'auteurs les ont écrits et répétés, mais de telle façon qu'il est aisé de voir qu'ils les ont ramassés dans les rues et carrefours. Vespasien, revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, fit, disent-ils, des choses miraculeuses [50]. Il redressait les boiteux, rendait clairvoyants les aveugles, et mille autres choses qui ne pouvaient être crues, à mon avis, que par des imbéciles plus aveugles que ceux qu'on prétendait guérir [51]. Les

---

49 Oh ! pour le coup, on dirait que La Boétie écrivait d'avance l'histoire de ce qui se passe en certain pays depuis 1830 !

50 « …Deux hommes du peuple, l'un aveugle et l'autre boiteux, vinrent le trouver sur son tribunal, pour le prier d'appliquer à leur infirmité le remède que Sérapis leur avait révélé en songe : le premier se promettant de recouvrer la vue si Vespasien crachait sur ses yeux ; et le second de ne plus boîter, s'il daignait lui toucher la jambe avec le pied. » (Suétone, vie de Vespasien, § 7.)

51 Et nos rois de France, qui valaient bien Vespasien, ne guérissaient-ils pas les écrouelles ? Ce charlatanisme a duré bien longtemps, car il était encore usité au sacre de Louis XV (voir Lemontey). A ces momeries en ont succédé bien

tyrans eux-mêmes trouvaient fort extraordinaire que les hommes souffrissent qu'un autre les maltraita. Ils se couvraient volontiers du manteau de la religion et s'affublaient quelquefois des attributs de la divinité pour donner plus d'autorité à leurs mauvaises actions. Entre autres, Salmonée [52], qui, pour s'être ainsi moqué du peuple auquel il voulut faire accroire qu'il était Jupiter, se trouve maintenant au fin fond de l'enfer où (selon la sibylle de Virgile qui l'y a vu) il expie son audace sacrilège :

> Là des fils d'Aloüs gisent les corps énormes,
> ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes
> osèrent attenter aux demeurent des Dieux,
> et du trône éternel chasser le Roi des cieux,
> Là, j'ai vu de ces Dieux le rival sacrilège,
> pour arracher au peuple un criminel encens,
> de quatre fiers coursiers aux pieds retentissants
> attelant un vain char dans l'Elide tremblante,
> une torche à la main y semaient l'épouvante :
> insensé, qui, du ciel prétendu souverain
> par le bruit de son char et de son pont d'airain
> du tonnerre imitait le bruit inimitable !
> mais Jupiter lança le foudre véritable,
> et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,
> le char, et les coursiers, et la foudre et le Dieu :
> son triomphe fut court, sa peine est éternelle.
> (Traduction de l'Énéïde, par Delille, liv. 6.)

si celui qui n'était qu'un sot orgueilleux, se trouve là-bas si bien traité, je pense que ces misérables qui ont abusé de la religion pour faire le mal, y seront à plus juste titre punis selon leurs œuvres.

Nos tyrans à nous, semèrent aussi en France je ne sais trop quoi : des *crapauds*, des *fleurs* de *lys*, *l'ampoule*, *l'oriflamme*. Toutes choses

---

d'autres qui, pour être moins grossières, n'en sont pas moins pernicieuses pour les pauvres peuples.

52 L'un des fils d'Eole. [N. E.]

que [53], pour ma part, et comme qu'il en soit, je ne veux pas encore croire n'être que de véritables balivernes, puisque nos ancêtres les croyaient et que de notre temps nous n'avons eu aucune occasion de les soupçonner telles, ayant eu quelques rois, si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, bien qu'ils soient nés rois, il semble que la nature ne les aient pas faits comme les autres et que Fieu les ait choisis avant même leur naissance pour leur confier le gouvernement et la garde de ce royaume [54]. Encore quand ces exceptions ne seraient pas,

---

[53] Par tout ce que La Boétie nous dit ici des *fleurs de lys*, de *l'ampoule* et de l'*oriflamme*, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses miraculeuses qu'on en conte. ET le bon Pasquier [(a)] n'en jugeait point autrement que La Boétie : « Il y a en chaque république, nous dit-il (dans ses Recherches de la France, liv. VIII, C. XXI) plusieurs histoires que l'on tire d'une longue ancienneté, sans que le plus souvent l'on en puisse sonder la vraie origine ; et toutefois on les tient non seulement pour responsables, mais pour grandement autorisées et consacrées. De telles marques, nous en trouvons plusieurs tant en Grèce que dans la ville de Rome. Et de cette même façon nous avons presque attiré jusqu'à nous, l'ancienne opinion que nous eûmes de l'auriflamme, l'invention de nos fleurs de lys, que nous attribuons, à la divinité, et plusieurs autres telles choses, lesquelles, bien qu'elles ne soient aidées d'auteurs anciens, il est bienséant à tout bon citoyen de les croire pour la majesté de l'empire. » Tout cela, réduit à sa juste valeur, signifie que c'est par pure complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses. Dans un autre endroit du même ouvrage (liv. II ch. XVII) Pasquier remarque qu'il y a eu « des rois de France qui ont eu pour armoiries *trois crapauds* ; mais que Clovis », pour rendre son royaume plus miraculeux, se « fit apporter par un ermite, comme par avertissement du ciel, les fleurs de lys, lesquelles se sont continuées jusques à nous. » Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire. L'auteur y déclare fort nettement et sans détour à qui l'on doit attribuer l'invention des fleurs de lys.

[(a)] Ce *bon Pasquier* est un des ancêtres de M^e^ Estienne Denis Pasquier, actuel président de la cour des pairs, qui mériterait bien une tout autre épithète, qui en mériterait même plusieurs autres, ne fut-ce que par la mystification à lui infligée trop débonnairement sans doute par le conspirateur républicain Malet, l'an 1812 ; la trahison de son maître l'empereur dans la nuit du 30 au 31 mars 1814 ; sa songerie cicéronnienne à la chambre des députés (session 1819) où parlant des séditieux de l'opposition, il disait : *s'ils bougent, ils auront vécu*. Aujourd'hui, il fait pis que tout cela.

[54] Ce passage est l'unique précaution oratoire que La Boétie ait glissée dans son ouvrage, comme passeport aux vérités dures qu'il renferme. Je l'y ai fidèlement conservée. Au reste, cet ouvrage fut écrit sous le règne de François II ; il est toutefois possible que le souvenir récent de celui de Louis XII ait arraché

je ne voudrais pas entrer en discussion pour débattre la vérité de nos histoires, ni les éplucher trop librement pour ne point ravir ce beau thème, où pourront si bien s'escrimer ceux de nos auteurs qui s'occupent de notre poésie française, non seulement améliorée, mais, pour ainsi dire, refaite à neuf par nos poètes Ronsard, Baïf et du Bellay, qui en cela font tellement progresser notre langue que bientôt, j'ose espérer, nous n'aurons rien à envier aux Grecs et aux Latins, sinon le droit d'aînesse. Et certes, je ferais grand tort à notre rythme (j'use volontiers de ce mot qui me plaît) car bien que plusieurs l'aient rendu purement mécanique, je vois toutefois assez d'auteurs capables de l'annoblir et de lui rendre son premier lustre : je lui ferais, dis-je, grand tort, de lui ravir ces beaux contes du roi Clovis, dans lesquels avec tant de charmes et d'aisance s'exerce ce me semble, la verve de notre Ronsard en sa Franciade. Je pressens sa portée, je connais son esprit fin et la grâce de son style. Il fera son affaire de l'oriflamme, aussi bien que les Romains de leurs ancilles et des *boucliers précités du ciel* [55] dont parle Virgile. Il tirera de notre ampoule un aussi bon parti que les Athéniens firent de leur corbeille d'Erisicthone [56]. On parlera encore de nos armoiries dans la tour de Minerve. Et certes, je serais bien téméraire de démentir nos livres fabuleux et dessécher ainsi le terrain de nos poètes. Mais pour revenir à mon sujet, duquel je ne sais trop comment, je me suis éloigné, n'est-il pas évident que, pour se raffermir, les tyrans se sont continuellement efforcés d'habituer le peuple non seulement à l'obéissance et à la servitude, mais encore à une espèce de dévotion envers eux ? Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur

---

cet hommage à l'auteur ; mais bien incapable d'apprécier à sa juste valeur ce fanfaron d'honneur, cet arlequin royal dont la phrase si vantée : *tout est perdu fors l'honneur*, se terminé par ce complément dégoûtant de fatuité… *et surtout ma personne qui est saulve de tout danger.*

55 Sous le règne de Numa tomba du ciel un bouclier de bronze auquel, selon la sybille Egérie, était attaché le salut de Rome. Pour éviter qu'il ne fût volé, Numa en fit fabriquer onze copies, les ancilles. [N. E.]

56 Un habile traducteur anglais a donné sur ce passage une note très curieuse et très utile pour ceux qui ne sauraient point ce que c'est que la corbeille d'Erisicthone. La voici en substance : « Callimaque dans son hymne à Cérès, parle d'une corbeille qu'on supposait descendre du ciel et qui était portée sur le soir dans le temple de cette déesse, lorsqu'on célébrait sa fête. Suidas dit que la cérémonie des corbeilles fut instituée sous le règne d'Erisicthone.

les moyens employés par les tyrans pour asservir, n'est guères mis en usage par eux que sur la partie ignorante et grossière du peuple.

J'arrive maintenant à un point qui est, selon moi, le secret et le ressort de la domination, le soutien et le fondement de toute tyrannie. Celui qui penserait que les Hallebardes des gardes et l'établissement du guet garantissent les tyrans, se tromperait fort. Ils s'en servent plutôt, je crois, par forme et pour épouvantail, qu'ils ne s'y fient. Les archers barrent bien l'entrée des palais aux moins habiles, à ceux qui n'ont aucun moyen de nuire ; mais non aux audacieux et bien armés qui peuvent tenter quelque entreprise. Certes, il est aisé de compter que, parmi les empereurs romains il en est bien moins de ceux qui échappèrent au danger par le secours de leurs archers, qu'il y en eût de tués par leurs propres gardes. Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, les compagnies de gens à pied, en un mot ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais bien toujours (on aura quelque peine à le croire d'abord, quoique ce soit exactement vrai) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui assujettissent tout le pays. Il en a toujours été ainsi que cinq à six ont eu l'oreille du tyran et s'y sont approchés d'eux-mêmes ou bien y ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les complaisants de ses sales voluptés et les co-partageants de ses rapines. Ces six dressent si bien leur chef, qu'il devient, envers la société, méchant, non seulement de ses propres méchancetés mais, encore des leurs. Ces six, en tiennent sous leur dépendance six mille qu'ils élèvent en dignité, auxquels ils font donner, ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers publics, afin qu'ils favorisent leur avarice ou leur cruauté, qu'ils les entretiennent ou les exécutent à point nommé et fassent d'ailleurs tant de mal, qu'ils ne puisent se maintenir que par leur propre tutelle, ni d'exempter des lois et de leurs peines que par leur protection [57]. Grande est la série de ceux qui viennent après ceux-là. Et qui voudra en suivre la trace verra que non pas six mille, mais cent mille, des millions tiennent au tyran par cette filière et forment entre eux une chaîne non interrompue qui remonte jusqu'à lui. Comme Homère le fait dire à Jupiter qui se targue, en tirant une pareille chaîne, d'amener à lui tous les Dieux. De là venait l'accroissent du

[57] Quelle vérité dans ce tableau ! ne dirait-on pas qu'il a été tracé de nos jours, et en face de ce qui se passe sous nos yeux ?…

pouvoir du sénat sous Jules César ; l'établissement de nouvelles fonctions, l'élection à des offices, non certes et à bien prendre, pour réorganiser la justice, mais bien pour donner de nouveaux soutiens à la tyrannie. En somme, par les gains et parts de gains que l'on fait avec les tyrans, on arrive à ce point qu'enfin il se trouve presque un aussi grand nombre de ceux auxquels la tyrannie est profitable, que de ceux auxquels la liberté serait utile. C'est ainsi qu'au dire des médecins, bien qu'en notre corps rien ne paraisse gâté, dès qu'en un seul endroit quelque tumeur se manifeste, toutes les humeurs se portent vers cette partie véreuse : pareillement, dès qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de petits friponneaux et de faquins perdus de réputation, qui ne peuvent faire mal ni bien dans un pays, mais ceux qui sont possédés d'une ardente ambition et d'une notable avarice se groupent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et être, sous le grand tyran, autant de petits tyranneaux. Ainsi sont les grands voleurs et les fameux corsaires : les uns découvrent le pays, les autres pourchassent les voyageurs ; les uns sont en embuscade, les autres au guet ; les uns massacrent, les autres dépouillent ; et bien qu'il y ait entre eux des rangs et des prééminences et que les uns ne soient que les valets et les autres les chefs de la bande, à la fin il n'y en a pas un qui ne profite, si non du principal butin, du moins du résultat de la fouille. Ne dit-on pas que non seulement les pirates Ciliciens [58] se rassemblèrent en si grand nombre qu'il fallut envoyer contre eux le grand Pompée ; mais qu'en outre ils attirèrent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes cités dans les havres desquelles revenant de leurs courses, il se mettaient en sûreté, donnant en échange à ces villes une portion des pillages qu'elles avaient recélés.

C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres. Il est gardé par ceux desquels il devrait se garder, s'ils n'étaient avilis : mais, comme on l'a fort bien dit pour fendre le bois, il se fait des coins de bois même. Tels sont ses archers, ses gardes, ses hallebardiers. Non que ceux-ci ne souffrent souvent eux-mêmes de son oppression ; mais ces misérables, maudits de Dieu et des hommes, se

[58] Les habitants de la Cilicie, ancienne province de l'Asie Mineure qui fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Asie. Ils étaient alors ce que les Algériens étaient à notre époque.

contentent d'endurer le mal, pour en faire, non à celui qui le leur fait, mais bien à ceux qui, comme eux, l'endurent et n'y peuvent rien. Et toutefois, quand je pense à ces gens-là, qui flattent bassement le tyran pour exploiter en même temps et sa tyrannie et la servitude du peuple, je suis presque aussi surpris de leur stupidité que de leur méchanceté [59]. Car, à vrai dire, s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de la liberté et, pour ainsi dire, embrasser et serrer à deux mains la servitude ? Qu'ils mettent un moment à part leur ambition, qu'ils se dégagent un peu de leur sordide avarice, et puis, qu'ils se regardent, qu'ils se considèrent en eux-mêmes : ils verront clairement que ces villageois, ces paysans qu'ils foulent aux pieds et qu'ils traitent comme des forçats ou des esclaves [60], ils verront, dis-je, que ceux-là, ainsi malmenés, sont plus heureux et en quelque sorte plus libres qu'eux. Le laboureur et l'artisan, pour tant asservis qu'ils soient, en sont quittes en obéissant ; mais le tyran voit ceux qui l'entourent, coquinant et mendiant sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent aussi ses propres désirs. Ce n'est pas tout de lui obéir, il faut lui complaire, il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires et puisqu'ils ne se plaisent que de son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, forcent leur tempérament et le dépouillement de leur naturel. Il faut qu'ils soient continuellement attentifs à ses paroles, à sa voix, à ses regards, à ses moindres gestes : que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient continuellement occupés à suivre ou imiter tous ses mouvements, épier et deviner ses volontés et découvrir ses plus secrètes pensées. Est-ce là vivre heureusement ? Est-ce même vivre ? Est-il rien au monde de plus insupportable que cet état, je ne dis pas pour tout homme bien né, mais encore pour celui qui n'a que le gros bon sens, ou même figure d'homme ? Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie !!

---

59 Ne vous fâchez pas, messieurs les furieux de modération ; ce n'est pas moi, c'est ce bon Etienne qui, depuis près de trois siècles, vous a dressé cette injure que vous méritez si bien.

60 Qu'ils appellent, dans leur présomptueux dédain, *prolétaires* : et, dans leur rage, *barbares*. (Voir le fameux article du journal des débats fin de l'année 1831.)

Mais ils veulent servir pour amasser des biens : comme s'ils pouvaient rien gagner qui fut à eux, puisqu'ils ne peuvent pas dire qu'ils sont à eux-mêmes. Et, comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran, ils veulent pouvoir se dire possesseurs de biens, et ils oublient que ce sont eux qui lui donnent la force de ravir tout à tous, et de ne laisser rien qu'on puisse dire être à personne. Ils savent pourtant que ce sont les biens qui rendent les hommes plus dépendants de sa cruauté ; qu'il n'y a aucun crime envers lui et selon lui plus digne de mort, que l'indépendance, ou *l'avoir de quoi* ; qu'il n'aime que les richesses et s'attaque de préférence aux riches, qui viennent cependant se présenter à lui, comme les moutons devant un boucher, pleins et bien repus, comme pour exciter se voracité. Ces favoris ne devraient pas tant se souvenir de ceux qui ont gagné beaucoup de biens autour des tyrans, que de ceux qui s'y étant gorgés d'or pendant quelque temps, y ont perdu peu après et les biens et la vie. Il ne leur devrait pas venir tant à l'esprit combien d'autres y ont acquis des richesses, mais plutôt, combien peu de ceux-là les ont gardées. Qu'on parcoure toutes les anciennes histoires, que l'on considère et l'on verra parfaitement combien est grand le nombre de ceux qui, étant arrivés par d'indignes moyens jusqu'à l'oreille des princes, soit en flattant leurs mauvais penchants, soit en abusant de leur simplicité, ont fini par être écrasés par ces mêmes princes qui avaient mis autant de facilité à les élever qu'ils ont eu d'inconstance à les conserver. Certainement parmi le grand nombre de ceux qui se sont trouvés auprès des mauvais rois, il en est peu, ou presque point qui n'aient éprouvé quelques fois en eux-mêmes la cruauté du tyran qu'ils avaient auparavant attisée contre d'autres, et qui, s'étant le plus souvent enrichis, à l'ombre de sa faveur, des dépouilles d'autrui, n'aient eux-mêmes enrichi les autres de leur propre dépouille [61].

Les gens de bien même, si parfois il s'en trouve un seul aimé du tyran, pour si avant qu'ils soient dans sa bonne grâce, pour si brillantes que soient en eux la vertu et l'intégrité qui toujours vues de près, inspirent, même aux méchants, quelque respect ; ces gens de bien, dis-je, ne sauraient se soutenir auprès du tyran ; il faut qu'ils se ressentent

[61] Cette peinture, pour si terrible et si exacte qu'elle soit, n'effraiera pas, j'en suis sûr, nos affamés de places et de budgets.

aussi du mal commun, et qu'à leurs dépens ils éprouvent ce que c'est que la tyrannie. On peut en citer quelques-uns tels que : Sénèque, Burrhus, Trazéas [62], cette trinité de gens de bien, dont les deux premiers eurent le malheur de s'approcher d'un tyran qui leur confia le maniement de ses affaires : tous deux estimés et chéris par lui, dont l'un l'avait éduqué et tenait pour gage de son amitié les soins qu'il avait eus de son enfance ; mais ces trois-là seulement, dont la mort fut si cruelle, ne sont-ils pas des exemples suffisants du peu de confiance que l'on doit avoir dans de méchants maîtres. Et en vérité quelle amitié attendre de celui qui a le cœur assez dur pour haïr tout un royaume qui ne fait que lui obéir, et d'un être qui ne sachant aimer, s'appauvrit lui-même et détruit son propre empire [63] ?

Or si on veut dire que Sénèque, Burrhus et Trazéas n'ont éprouvé ce malheur que pour avoir été trop gens de bien, qu'on cherche hardiment autour de Néron lui-même et on verra que tous ceux qui furent en grâce auprès de lui et qui s'y maintinrent par leur méchanceté, ne firent pas meilleure fin. Qui jamais a ouï parler d'un amour si effréné, d'une affection si opiniâtre ; qui a jamais vu d'hommes aussi obstinément attaché à une femme que celui-là le fut à Poppée [64] ? Agrippi-

---

62 Burrhus : précepteur de Néron. Trazéas : sénateur, conseiller de Néron. [N. E.]

63 Car un roi qui connaîtrait ses vrais intérêts ne saurait s'empêcher de voir que : « en appauvrissant ses sujets, il s'appauvrirait aussi certainement lui-même qu'un jardinier qui, après avoir cueilli le fruit de ses arbres, les couperait pour les vendre etc, etc… »

Ce fragment de note que j'extrais d'une autre plus longue de Coste et dans laquelle il cite aussi Alexandre et Darius comme des feseurs de belles maximes, ne se rapporte qu'au mot *appauvrir* qui se trouve dans le texte. N'aurait-il pas pu l'étendre au mot *détruire* qui le suit ? et rappeler à ce sujet le crime de Néron qui, pour son bon plaisir et comme passe-temps, fit mettre le feu à Rome, capitale de son empire, le tout pour voir quelle grimace feraient ses sujets ainsi grillés ?… De nos jours se passe-t-il des choses aussi épouvantables ?… Non, mais voyez le progrès de l'humanité ; si de son temps les canons et la poudre à tirer eussent été connus, Néron, je gage, se fut contenté de faire mitrailler les Romains, comme l'a fait en juillet 1830, Charles X, qu'on aurait, à juste titre, surnommé le mitrailleur, si depuis… mais chut !!!

64 Selon Suétone et tacite, Néron dans un accès de colère la tua d'un coup de pied dans le ventre pendant le temps de sa grossesse. Tacite ajoute : Par passion plutôt que sur un fondement raisonnable, plusieurs écrivains ont publié que Poppée avait été empoisonnée par Néron.

ne sa mère, n'avait-elle pas, pour le placer sur le trône, tué son propre mari Claude, tout entrepris pour le favoriser, et même commis toutes sortes de crimes ? et cependant son propre fils, son nourrisson, celui-là même qu'elle avait fait empereur de sa propre main [65], après l'avoir ravalée, lui ôta la vie ; personne ne nia qu'elle n'eût bien mérité cette punition à laquelle on eût généralement applaudi si elle avait été infligée par tout autre. Qui fut jamais plus aisé à manier, plus simple et, pour mieux dire, plus stupide que l'empereur Claude ? qui fut jamais plus coiffé d'une femme que lui de Messaline ? Il la livra pourtant au bourreau. Les tyrans bêtes, sont toujours bêtes quand il s'agit de faire le bien, mais je ne sais comment, à la fin, pour si peu qu'ils aient d'esprit, il se réveille en eux pour user de cruauté [66], même envers ceux qui leur tiennent de près. Il est assez connu le mot atroce de celui-là [67] qui voyait la gorge découverte de sa femme, de celle qu'il

---

65 « … Trois fois il essaya le poison, et la trouvant munie de préservatifs, il prépara un plafond qui devait se détendre artificiellement la nuit, et tomber sur elle pendant son sommeil. L'indiscrétion de ses complices éventa ce projet, et il imagina un vaisseau qui en s'ouvrant la noierait ou l'écraserait de ses débris, feignit donc de se réconcilier avec elle, et l'invita par des lettres très flatteuses à venir à Baïes, célébrer avec lui les fêtes de Pallas. Il la retint longtemps à table, après avoir chargé les capitaines des galères de fracasser, comme par un choc fortuit, celle qui l'avait amenée. A sa place, il lui offrit, pour retourner à Bauli, le vaisseau qu'on avait construit avec artifice. Il l'y conduisit avec gaieté, et même en se séparant d'elle, il lui baisa le sein. Il veilla le reste du temps, attendant avec une grande anxiété l'issue de son entreprise. Mais informé qu'elle avait mal réussi, et que sa mère était échappée à la nage, et ne sachant plus à quoi recourir, il profita de l'arrivée de L. Agerinus, affranchi d'Agrippine qui lui annonçait avec joie qu'elle était sauvée. Un poignard jeté furtivement à côté de lui fut le prétexte dont il se servit pour le faire saisir et enchaîner comme un assassin envoyé par sa mère ; et il la fit tuer aussitôt, voulant donner à croire qu'elle s'était dérobée par une mort volontaire à la découverte de son crime. (Suétone, vie de Néron § 34.)

66 Témoin le stupide et cruel Charles X de récente mémoire.

67 De Caligula, duquel Suétone a retracé la férocité en ces termes : « On peut juger de ses cruelles plaisanteries par celles-ci : Se tenant un jour debout auprès de la statue de Jupiter, il demanda à l'acteur tragique Appelle : *qui de Jupiter ou de moi te semble le plus grand ?* L'acteur, embarrassé, tardant trop à répondre, il le fit déchirer à coups de fouets, tout en faisant l'éloge de sa voix suppliante, dont la douceur n'était pas même altérée par les gémissements. Toutes les fois qu'il baisait le cou de sa femme ou de sa maîtresse, il ajoutait : *Un si beau cou sera tranché à mon premier ordre*. Il disait même *qu'il*

aimait le plus, sans laquelle il semblait qu'il ne put vivre, lui adressa ce joli compliment : « Ce beau cou sera coupé tout à l'heure, si je l'ordonne. » Voilà pourquoi la plupart des anciens tyrans ont presque tous été tués par leurs favoris qui ayant connu la nature de la tyrannie étaient peu rassurés sur la volonté du tyran et se défiaient continuellement de sa puissance. Ainsi Domitien fut tué par Stéphanus [68], Commode par une de ses maîtresses [69] ; Caracalla par le centurion Martial [70] excité par Macrin, et de même presque tous les autres [71].

---

*n'épargnerait pas les plus cruelles tortures à Césonie, pour savoir d'elle pourquoi il l'aimait tant.* » (Suétone, vie de Caligula, § 33).

68 « Voici à peu près tout ce qu'on a su sur les préparatifs et le genre de sa mort. Les conjurés restant indécis quand et comment ils l'attaqueraient, si c'était au bain ou à son souper ; Stéphanus intendant de Domitilla, alors accusé de malversations, leur offrit ses conseils et ses services. Pour écarter tout soupçon, il feignit d'avoir mal au bras gauche qu'il tint enveloppé de laine et de bandelettes durant quelques jours. A l'instant marqué il y cacha un poignard ce fut admis sous prétexte d'une conjuration qu'il voulait révéler. Il profita de l'intervalle où Domitien lisait avec étonnement le mémoire qu'il venait de lui remettre, pour lui percer les aînes. Quoique blessé, le tyran se défendait, lorsque Clodianus, décoré de la corne militaire (espèce de décoration de l'époque) Maximus affranchi de Parthénius, Saturius décurion de la chambre, et un gladiateur fondirent sur lui et lui firent sept blessures dont il expira. » (Suétone, vie de Domitien, § 17.)

69 Qui se nommait *Marcia* (V. Hérodien, liv X.)

70 Antonin Caracala, qu'un centurion, nommé Martial, tua d'un coup de poignard à l'instigation de Macrin, comme on peut le voir dans Hérodien (liv. 4 vers la fin).

71 La dégoûtante revue de tous ces empereurs romains, leur sale vie, leur férocité, leurs forfaits et leurs crimes, sont tellement atroces, qu'on voudrait pouvoir les révoquer en doute ; mais ils nous sont attestés par les historiens les plus dignes de foi. Nos tyrans modernes sont-ils moins cruels ? seraient-ils moins coupables parce qu'ils exercent leurs meurtres en grand ? Le *carcere duro* du bénin despote autrichien, le récent massacre des Polonais, *le règne de l'ordre* à Varsovie, seront-ils considérés par l'histoire comme moins infâmes que les crimes des empereurs romains ?… je ne le pense pas. Mais, de nos temps, n'avons-nous pas eu nos Néron et nos Caligula. Une seule cour du nord, celle qui étouffe si bien les nations entières, ne nous présente-t-elle pas une série non interrompue d'assassinats dans le propre famille régnante ? Et ce fameux Ferdinand VII, dernier tyran de l'Espagne, n'a-t-il pas, comme Néron, tué sa première femme, *d'un coup de pied dans le ventre, pendant sa grossesse ?* n'a-t-il pas, nouveau Caligula, jeté une tasse de chocolat bouillant sur le sein de sa seconde fiancée « *pour voir seulement,* répondait-il froidement à son pè-

Certainement le tyran n'aime jamais et jamais n'est aimé. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte : elle ne peut exister qu'entre gens de bien, elle naît d'une mutuelle estime, et s'entretient non tant par les bienfaits que par bonne vie et mœurs. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connaissance de son intégrité. Il a, pour garants, son bon naturel, sa foi, sa constance ; il ne peut y avoir d'amitié où se trouvent la cruauté, la déloyauté, l'injustice. Entre méchants, lorsqu'ils s'assemblent, c'est un complot et non une société. Ils ne s'entretiennent pas, mais s'entrecraignent. Ils ne sont pas amis, mais complices.

Or, quand bien même cet empêchement n'existerait pas, il serait difficile de trouver en un tyran une amitiés solide, parce qu'étant au-dessus de tous et n'ayant point de pair, il se trouve déjà au-delà des bornes de l'amitié, dont le siège n'est que dans la plus parfaite équité, dont la marche est toujours égale et où rien ne cloche. Voilà pourquoi il y a bien, dit-on, une espèce de bonne foi parmi les voleurs lors du partage du butin, parce qu'ils sont tous pairs et compagnons, et s'ils ne s'aiment, du moins, ils se craignent entre eux et ne veulent pas, en se désunissant, amoindrir leur force. Mais les favoris d'un tyran ne peuvent jamais se garantir de son oppression parce qu'ils lui ont eux-mêmes appris qu'il peut tout, qu'il n'y a, ni droit, ni devoir qui l'oblige, qu'il est habitué de n'avoir pour raison que sa volonté, qu'il n'a point d'égal et qu'il est maître de tous. N'est-il pas extrêmement déplorable que malgré tant d'exemples éclatants et un danger si réel, personne ne veuille profiter de ces tristes expériences et que tant de gens s'approchent encore si volontiers des tyrans et qu'il ne s'en trouve pas un qui ait le courage et la hardiesse de lui dire ce que dit (dans la fable) le renard au lion qui contrefaisait le malade : « J'irais bien te voir de bon cœur dans ta tanière ; mais je vois assez de traces de bêtes qui vont en avant vers toi, mais de celles qui reviennent en arrière, je n'en vois pas une [72]. »

---

re Charles IV, *quelle grimace elle ferait* ». De tout temps, les tyrans ont été des vraies bêtes féroces.

72 Ce bon Jean de Lafontaine, vrai jacobin du XVII[e] siècle, a rendu ce même trait dans ces deux vers pleins de grâce :

……. Mais dans cet antre,

Ces misérables voient reluire les trésors du tyran ; ils admirent tout étonnés l'éclat de sa magnificence, et, alléchés par cette splendeur, ils s'approchent, sans s'apercevoir qu'ils se jettent dans la flamme, qui ne peut manquer de les dévorer. Ainsi l'indiscret satyre, comme le dit la fable, voyant briller le feu ravi par le sage Prométhée, le trouva si beau qu'il alla le baiser et se brûla [73]. Ainsi le papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir se jette sur la lumière parce qu'il la voit briller, éprouve bientôt, comme dit Lucain, qu'elle a aussi la vertu de brûler. Mais supposons encore que ces mignons échappent des mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais de celles du roi qui lui succède. S'il est bon, il faut rendre compte et se soumettre à la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur ancien maître, il ne peut manquer d'avoir aussi des favoris, qui d'ordinaire, non contents d'enlever la place des autres, leur arrachent encore et leurs biens et leur vie. Comment se peut-il donc qu'il se trouve quelqu'un qui, à l'aspect de si grands dangers et avec si peu de garantie, veuille prendre une position si difficile, si malheureuse et servir avec tant de périls un si dangereux maître ? Quelle peine, quel martyre, est-ce grand Dieu ! être nuit et jour occupé de plaire à un homme, et néanmoins se méfier de lui plus que de tout autre au monde : avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour éventer la mine de ses concurrents, pour dénoncer qui trahit le maître ; rire à chacun, d'entre craindre toujours, n'avoir ni ennemi reconnu, ni ami assuré ; montrer toujours un visage riant et avoir le cœur transi : ne pouvoir être joyeux et ne pas oser être triste [74].

---

je vois fort bien comme l'on entre
et ne vois pas comme on en sort.
(Liv. 6, fable, 14.)

73 Ceci est pris d'un traité de Plutarque intitulé : *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, ch. 2, de la traduction d'Amiot, dont voici les propres paroles : « Le satyre voulut baiser et embrasser le feu la première fois qu'il le vit ; mais Prométhée lui cria : « *Bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche.* »

74 Eh bien, chers amis ! que dites-vous de cette vie si bien peinte en ces quelques lignes ? n'est-ce pas une vraie galère ? Et pourtant ces misérables qui s'y adonnent, qui courent volontairement à la turpitude, osent encore vous calomnier et vous injurier, vous, qui aimez mieux manier l'alène, la hache, le rabot ou la navette, que de mener cet infâme train-là !!

Mais il est vraiment curieux de considérer ce qui leur revient de tout ce grand tourment et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette misérable vie. D'ordinaire, ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui gouvernent ce tyran. Ceux-là, le peuple, les nations, tout le monde à l'envi, jusques aux paysans, aux laboureurs, savent leurs noms, découvrent leurs vices, amassent sur eux mille outrages, mille injures, mille malédictions. Toutes les imprécations, tous les vœux sont tournés contre eux. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ceux qu'ils appellent *sujets* les leur imputent ; et si, quelquefois, ils leur rendent en apparence quelques hommages, alors même ils les maudissent au fond de l'âme et les ont en plus grande horreur que les bêtes féroces. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils recueillent de leur service, aux yeux de ces gens qui, s'ils pouvaient avoir chacun un morceau de leur corps, ne seraient pas encore (ce me semble) satisfaits ni même à demi-consolés de leurs souffrance. Et, lors même que ces tyrans ne sont plus, les écrivains qui viennent après eux, ne manquent pas de noircir, de mille manières, la mémoire de ces mange-peuple [75]. Leur réputation est déchirée dans mille livres, leurs os même sont, pour ainsi dire, traînés dans la boue par la postérité, et tout cela, comme pour les punir encore après leur mort, de leur méchante vie.

Apprenons donc enfin, apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le ciel, et pour notre honneur, pour l'amour même de la vertu, adressons-nous à Dieu tout puissant, témoin de tous nos actes et juge de nos fautes. Pour moi, je pense bien, et ne crois point me tromper, que puisque rien n'est plus contraire à Dieu, souverainement juste et bon, que la tyrannie ; il réserve sans doute au fond de l'enfer, pour les tyrans et leurs complices, un terrible châtiment.

---

[75] C'est le titre qu'on donne à un roi dans Homère (Illiade A, v. 341) et dont La Boétie régale très justement ces premiers ministres, ces intendants et surintendants des finances qui, par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le peuple gâtent et dépeuplent les pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant royaume où florissaient les arts, l'agriculture et le commerce, un désert affreux où règnent la barbarie et la pauvreté, jettent le prince dans l'indigence, le rendant odieux à ce qui lui reste de sujets et méprisable à ses voisins.

# LE DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE OU LE CONTR'UN*

**Etienne de LA BOÉTIE**

(Sarlat [Dordogne – France],
1er novembre 1530 – Germignan, 18 août 1563)

Manuscrit de Mesme

Retour à la table des matières

* Rédigé en 1549 à l'âge de 19 ans, première publication en 1576

D’avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n’y voy,

Qu’un sans plus soit maistre, et qu’un seul soit le roy ;

ce disoit Ulisse en Homere parlant en public. S’il n’eust rien plus dit, sinon,

D’avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n’y voy, c’estoit autant bien dit que rien plus : mais au lieu que pour le raisonner il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puisque la puissance d’un seul, deslors qu’il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable ; il est allé adjouter tout au rebours,

Qu’un sans plus soit le maistre, et qu’un seul soit roy.

Il en faudrait davanture excuser Ulisse, auquel possible lors estoit besoin d’user de ce langage pour appaiser la revolte de l’armée conformant je croy son propos plus au temps qu’à la verité. Mais a parler a bon escient c’est un extreme malheur d’estre subjet a un maistre duquel on ne se peut jamais asseurer qu’il soit bon, puis qu’il est tousjours en sa puissance d’estre mauvais quand il voudra ; et d’avoir plusieurs maistres, c’est autant qu’on en a, autant de fois estre extremement malheureux. Si ne veux je pas pour ceste heure debattre ceste question tant pourmentée, si les autres façons de republique sont meilleures que la monarchie, ancor voudrois je scavoir avant que mettre en doute quel rang la monarchie doit avoir entre les republicques, si elle en y doit avoir aucun ; pource qu’il est malaisé de croire qu’il y ait rien de public en ce gouvernement ou tout est a, mais ceste question est reservée pour un autre temps et demanderoit bien son traité à part, ou plustost ameneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup je ne voudrois sinon entendre comm’il se peut fait que tant d’hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelque fois un tyran seul, qui n’a puissance que celle qu’ils luy donnent ; qui n’a pouvoir de leur nuire, sinon tant qu’ils ont vouloir de l’endurer ; qui ne scauroit leur faire mal aucun, sinon lors qu’ils aiment mieulx le souffrir que lui contredire. Grand chose certes

et toutesfois si commune qu'il s'en faut de tant plus douloir et moins s'esbahir, voir un million d'hommes servir miserablement aiant le col sous le joug non pas contrains par une plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmes par le nom seul d'un, duquel ils ne doivent ni craindre la puissance puis qu'il est seul, ny aimer les qualités puis qu'il est en leur endroit inhumain et sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle, qu'il faut souvent que nous obeissions a la force ; il est besoin de temporiser, nous ne pouvons pas tousjours estre les plus forts. Doncques si une nation est contrainte par la force de la guerre de servir a un, comme la cité d'Athenes aux trente tirans, il ne se faut pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident ; ou bien plustost ne s'esbahir ni ne s'en plaindre mais porter le mal patiemment, et se reserver a l'advenir a meilleure fortune.

Nostre nature est ainsi que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie ; il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaus faicts, de reconnoistre le bien d'ou l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre aise pour augmenter l'honneur et avantage de celui qu'on aime et qui le merite. Ainsi doncques si les habitans d'un pais ont trouvé quelque grand personnage qui leur ait monstré par espreuve une grand preveoiance pour les garder, une grand hardiesse pour les defendre, un grand soing pour les gouverner ; si dela en avant ils s'apprivoisent de lui obéir, et s'en fier tant que de lui donner quelques avantages, je ne scay si ce seroit sagesse, de tant qu'on l'oste de la ou il faisoit bien pour l'avancer en lieu ou il pourra mal faire ; mais certes sy ne pourroit il faillir dy avoir de la bonté de ne craindre point mal de celui duquel on na receu que bien.

Mais o bon dieu, que peut estre cela ? comment dirons nous que cela s'appelle ? quel malheur est celui la ? quel vice ou plustost quel malheureux vice voir un nombre infini de personnes, non pas obeir, mais servir ; non pas estre gouvernés, mais tirannisés, n'aians ni bien, ni parens, femmes ny enfans ni leur vie mesme qui soit a eux, souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée non pas d'un camp barbare contre lequel il faidrait despendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul ; non pas d'un Hercule ny d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus souvent le plus lasche et femelin de la nation ; non pas accoustumé a la poudre des batailles, mais anco-

re a grand peine au sable des tournois, non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement a la moindre femmelette ; appellerons nous cela lascheté ? Dirions nous que ceux qui servent soient couards et recreus ? Si deux si trois si quatre ne se defendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible ; bien pourra l'on dire lors a bon droict que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira l'on pas qu'ils ne veulent point, non qu'ils n'osent pas se prendre a liy, et que c'est non couardise mais plustost mespris ou desdain ? Si l'on void non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pais, mille ville, un million d'hommes n'assaillir pas un seul, duquel le mieulx traité de tous ce mal d'estre serf et esclave, comment pourrons nous nommer cela ? est ce lascheté ? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer, deux peuvent craindre un et possible dix ; mais mille, mais un million, mais mille villes si elles ne de deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne vas point jusques la ; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conqueste un roiaume. Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas ancore le tiltre de couardise, qui ne trouve point de nom asses vilain, que la nature desadvoue avoir fait, et la langue refuse de nommer ?

Qu'on mette d'un costé cinquante mil hommes en armes, d'un autre autant, qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres combattans pour leur franchise, les autres pour la leur oster : ausquels promettra l'on par conjecture la victoire, lesquels pensera l'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon de leurs peines l'entretenement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre autre loyer des coups qu'ils donnent ou qu'ils recoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont tousjours devant les yeulx le bon heur de la vie passée, l'attente de pareil aise à l'advenir ; il ne leur souvient pas tant de ce peu qu'ils endurent le temps que dure une bataille, comme de ce qu'il leur conviendra a jamais endurer, a eux, a leurs enfans, et a toute la postérité ; les autres n'ont rien qui les enhardie qu'une petite pointe de convoitise, qui se rebousche soudain contre le danger, et qui ne peut estre si ardante que elle ne se doive ce semble esteindre de la moindre goutte de sang qui sorte de leurs plaies. Aus batailles tant renommées de Miltiade, de Leonide, de Themsitocle qui ont esté données deux mil ans y a, et qui sont ancores

aujourd'hui aussi fresche en la memoire des livres et des hommes comme si c'eust esté l'autr'hier, qui furent données en Grece pour le bien des Grecsc et pour l'exemple de tout le monde : qu'est ce qu'on pense qui donna a si petit nombre de gens, comme estoient les grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soustenir la force de tant de navires que la mer mesme en estoit chargée ; de defaire tant de nations qui estoient en si grand nombre, que l'escadron des grecs n'eust pas fourni s'il eust fallu des cappitaines aux armees des ennemis : sinon qu'il semble qu'a ces glorieux jours là ce n'estoit pas tant la bataille des grecs contre les Perses comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise ?

C'est chose estrange d'ouir parler de la vaillance que la liberté met dabs le cœur de ceux qui la deffendent ; mais ce qui se fait en tous pais, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme mastine cent mille, et les prive de leur liberté, qui le croiroit s'il ne faisoit que l'ouir dire et non le voir ; et s'il ne se faisoit qu'en pais estranges et lointaines terres, et qu'on le dit, qui ne penseroit que cela fut plustost feint et trouvé que non pas veritable ? Encores ce seul tiran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le defaire ; il est soymesmedefait, mais que le pais ne consente à sa servitude ; il ne faut pas luy oster rien, mais ne lui donner rien ; il n'est pas besoin que le pais se mette en peine de faire rien pour soy, pouveu qu'il ne face rien contre soy. Ce sont donc les peuples mesmes qui se laissent ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui aiant le chois ou destre serf ou d'estre libre quitte sa franchise et prend le joug : qui consent a son mal ou plustost le pourchasse. S'il lui coustoit quelque chose a recouvrer sa liberté je ne l'en presserois point ; combien qu'estce que l'homme doit avoir plus cher que de se remettre en son droit naturel, et par maniere de dire de beste revenir homme ? mais ancore je ne desire pas en lui si grande hardiesse, je lui permets qu'il aime mieulx une je ne scay quelle seureté de vivre miserablement, qu'une douteuse esperance de vivre à son aise. Quoi ? si pour avoir liberté il ne faut que la desirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde, qui l'estime ancore trop chere la pouvant gaigner d'un seul souhait et qui pleigne sa volonté de recouvrer le bien, lequel il devroit racheter au prix de son sang, et lequel perdu tous les gens d'honneur doivent estimer la vie deplaisante, et la

mort salutaire ? Certes comme le feu d'une petite estincelle devient grand et tousjours se renforce ; et plus il trouve de bois plus il est prest d'en brusler ; et sans qu'on y mette de l'eaue pour l'esteindre, seulement en ny mettant plus de bois n'aiant plus que consommer il se consomme soymesme, et vient sans force aucune, et non plus feu, pareillement les tirans plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinet et destruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortifient, et deviennent tousjours plus forts et plus frais pour aneantir et destruire tout ; et si on ne leur baille rien, si on ne leur obeit point, sans combattre, sans fraper, ils demeurent nuds et deffaits, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine n'aians plus d'humeur ou aliment, la branche devient sèche et morte.

Les hardis pour acquerir le bien qu'ils demandent ne craignent point le dangier, les advisés ne refusent point la peine ; les lasches et engourdis ne scavent ni endurer le mal ni recouvrer le bien, ils s'arrestent en cela de les souhaitter, et la vertu d'y pretendre leur est ostée par leur lascheté ; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, ceste volonté est commune aux sages et aus indiscrets, aus courageus et aus couars, pour souhaitter toutes choses qui estant acquises les rendroient heureus et contens. Une seule chose en est a dire en laquelle je ne scay comment nature defaut aus hommes pour la desirer, c'est la liberté qui est toutefois un bien si grand et si plaisant quelle perdue tous les maus viennent a la file ; et les biens mesme qui demeurent apres elle, perdent entierement leur goust et scaveur corrompus par la servitude. La seule liberté les hommes ne la desirent point, non pour une autre raison, ce semble, sinon que s'ils la desiroient ils l'auraoient, comme s'ils refusoient de faire ce bel acquest seulement par ce qu'il est trop aisé.

Pauvres et miserables peuples insensés, nations opiniastres en vostre mal et aveugles en vostre bien ! Vous vous laisses emporter devant vous le plus beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voller vos maisons, et les despouller des meubles anciens et paternels ; vous vivés de sorte que vous ne vous pouves vanter que rien soit a vous ; et sembleroit que meshui ce vous seroit grand heur de tenir a ferme vos biens, vos familles et vos villes vies : et tout ce degast, ce malheur, ceste ruine vous vient non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemy, et de celui que vous faites si grand qu'il est, pour

lequel vous alles si courageusement a la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refuses point de presenter a la mort vos personnes. Celui qui vous maistrise tant n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de vos villes, sinon que l'avantage que vous luy faites pour vous destruire. D'ou a il pris tant d'yeulx dont il vous espie, si vous ne les luy baillés ? comment a il tant de mains pour vous fraper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'ou les a il s'ils ne sont des vostres ? Comment a il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiés receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres a vous mesmes ? Vous demés vos fruicts, afin qu'il en face le degast ; vous meublés et remplissés vos maisons, afin de fournir a ses pilleries ; vous nourrissés vos filles afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure ; vous nourrissez vos enfans, afin que pour le mieulx qu'il sçauroit faire, il les mene en ses guerres, qu'il les conduise a la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, et les executeurs de ses vengeances ; vous rompes a la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses delices et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs ; vous vous affoiblissés, afin de le rendre plus fort et roide a vous tenir plus courte la bride ; et de tant d'indignités que les bestes mesmes ou ne les sentiroient point, ou ne l'endureroient point, vous pouvés vous en delivrer si vous l'essaiés, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soiés resolus de ne servir plus, et vous voilà libres ; je ne veux pas que vous le poussies ou l'esbranlies, mais seulement ne le soustenés plus, et vous le verrés comme un grand colosse a qui on a desrobé la base, de son pois mesme fondre en bas et se rompre.

Mais certes les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables ; et je ne fais pas sagement de vouloir prescher en cecy le peuple, qui a perdu long temps a toute congnoissance, et duquel puis qu'il ne sent plus son mal, cela monstre assés que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinée ceste opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement cela est, comme je croy, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donné, et avec les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeissans aus parens, subjets a la raison, et serfs de personne. De l'obeissance que chacun sans autre advertissement que de son naturel porte a ses pere et mere, tous les hommes sen sont tesmoins chacun pour soy. De la raison si elle nait avec nous ou non, qui est une question debattue a fons par les academiques, et touchée par toute l'escole des philosophes, pour ceste heure je ne penserai point faillir en disant cela qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, laquelle entretenue par bon conseil et coustume florit en vertu, et au contraire souvent ne pouvant durer contre les vices survenus estouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair ni d'apparent en la nature, et ou il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, que la nature, la ministre de dieu, la gouvernante des hommes nous a tous faits de mesme forme, et comme il semble, a mesme moule, afin de nous entreconnoistre tous pour compaignons ou plustost pour frères. Et si faisans les partages des présens qu'elle nous faisoit, elle a fait quelque avantage de son bien soit au corps ou en l'esprit aus uns plus qu'aus autres ; si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde, comme dans un champ clos, et n'a pas envoié icy bas les plus forts ny les plus avisez comme les brigans armez dans une forest pour y gourmander les plus foibles, mais plustost faut il croire que faisant ainsi les parts aus uns plus grandes, aus autres plus petites, elle vouloit faire place a la fraternelle affection, afin qu'elle eut ou s'emploier, aians les uns puissance de donner aide, les autres besoin d'en recevoir, puis doncques que ceste bonne mere nous a donne a tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés aucunement en mesme maison, nous a tous figurés a mesme patron afin que chacun se peust mirer et quasi reconnoistre l'un dans l'autre ; si elle nous a donné a tous ce grand present de la voix et de la parolle pour nous accointer et fraterniser davantage, et faire par la commune et mutuelle declaration de nos pensées une communion de nos volontés ; et si elle a tasché par tous les moiens de serrer et estreindre si fort le nœud de nostre alliance et société ; si elle a monstré en toutes choses qu'elle ne vouloit pas tant nous faire unis que tous uns : il ne faut pas faire doute que nous ne soions tous naturellement libres, puis que nous sommes tous compaignons ; et ne peut tomber en l'entendement de personne que nature ait mis aucun en servitude nous aiant tous mis en compaignie.

Mais la verité c'est bien pour neant de debattre si la liberté est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en servitude sans lui faire tort, et qu'il n'i a rien si contraire au monde a la nature estant toute raisonnable, que l'injure. Reste doncques la liberté estre naturelle, et par mesme moien a mon advis que nous ne sommes pas nez seulement en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la deffendre. Or si daventure nous faisons quelque doute en cela, et sommes tant abastardis que nous ne puissions reconnoistre nos biens ni sembleblement nos naifves affections, il faudra que je vous face l'honneur qui vous appartient, et que je monte par maiere de dire les bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature en condition. Les bestes ce maid' Dieu, si les hommes ne font trop les sourds, leur crient, vive liberté. Plusieurs en y a dentre elle qui meurent aussy tost qu'elles sont prises ; comme le poisson quitte la vie aussy tost que l'eaue ; pareillement celles la quittent la lumière, et ne veulent point survivre a leur naturelle franchise. Si les animaus avoient entre eulx quelques preeminences, ils feroient de celles la leur noblesse. Les autres des plus grandes jusques aus plus petites lors qu'on les prend font si grand' resistence d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles declarent assés combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent : puis estans prises elles nous donnent tant de signes apparens de la congnoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel a voir, que dores en là ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie plus pour plaindre leur aise perdu, que pour se plaire en servitude. Que veut dire autre chose l'elephant, qui s'estant defendu jusques a n'en pouvoir plus, n'i voiant plus d'ordre, estant sur le point destre pris, il enfonce ses machoires, et casse ses dents contre les arbres, sinon que le grand desir qu'il a de demourer libre ainsi qu'il est, lui fait de l'esprit et l'advise de marchander avec les chasseurs si pour le pris de ses dens il en sera quitte, et s'il sera receu a bailler son ivoire, et paier ceste rançon pour sa libreté ? Nous apastons le cheval des lors qu'il est né pour l'apprivoiser a servir ; et si ne le scavons nous si bien flatter que quand ce vient a le dompter il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'eperon, comme, ce semble, pour monstrer a la nature, et tesmoigner au moins par la que s'il sert, ce n'est pas de son gré, ains* par nostre contrainte. Que faut il donc dire ?

* mais

Mesmes les bœufs soubs le pois du joug geugnent. Et les oiseaus dans la caige se pleignent ; comme j'ai dit autresfois passant le temps a nos rimes françoises : car je ne craindray point escrivant a toi, o Longa mesler de mes vers, desquels je ne te lis jamais, que pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces tout glorieus. Ainsi donc puisque toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la sujetion, et courent après la liberté ; puis que les bestes qui ancore sont faites pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer a servir, qu'avec protestation d'un desir contraire : quel mal encontre a esté cela, qui a peu tant denaturer l'homme, seul né de vrai pour vivre franchement ; et lui faire perdre la souvenance de son premier estre, et le desir de le reprendre.

Il y a trois sortes de tirans, les uns ont le roiaume par election du peuple ; les autres par la force des armes ; les autres par succession de leur race. Ceus qui les ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portent ainsi qu'on connoit bien qu'ils sont (comme l'on dit) en terre de conqueste. Ceux la qui naissent rois, ne sont pas communement guerre meilleurs, ains estans nés et nourris dans le sein de la tirannie tirent avec le lait la nature du tiran, et font estat des peuples qui sont soubs eus comme de leurs serfs hereditaires, et selon la complexion a laquelle ils sont plus enclins, avares ou prodigues, tels qu'ils sont ils font du royaume comme de leur heritage. Celui a qui le peuple a donné l'estat, devroit estre, ce me semble, plus supportable, et le seroit, comme je croy, n'estoit que deslors qu'il se voit eslevé par dessus les autres, flatté par je ne scay quoy, qu'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point : communement celui la fait estat de rendre a ses enfans la puissance que le peuple lui a baillé : et deslors que ceux la ont pris ceste opinion, c'est chose estrange de combien ils passent en toutes sortes de vices, et mesmes en la cruauté les autres tirans, ne voians autre moien pour asseurer la nouvelle tirannie, que d'estreindre si fort la servitude, et estranger tant leurs subjects de la liberté, qu'ancore que la memoire en soit fresche, ils la leur puissent faire perdre. Ainsi pour en dire la verité, je voi bien qu'il y a entr'eus quelque difference ; mais de chois je ni en vois point, et estant les moiens de venir aus regnes divers, tousjours la façon de regner est quasi semblable, les esleus comme s'ils avoient pris des toreaus a domter, ainsi

les traictent ils : les conquerans en font comme de leur proie ; les successeurs pensent d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais a propos si davanture il naissoit aujourdhuy quelques gens tous neufs ni accoustumes a la subjection, ni affriandés a la liberté, et qu'il ne sceuxsent que c'est ni de l'un ni de l'autre ni a grand peine des noms, si on leur presentoit ou destre serfs, ou vivre francs selon les loix desquelles ils ne s'accorderoient : il ne faut pas faire doute qu'ils n'aimassent trop mieulx obeir a la raison seulement, que servir a un homme, sinon possible que ce fussent ceux d'Israel qui sans contrainte ni aucun besoin se fient un tiran. Duquel peuple je ne lis jamais l'histoire que je n'en aye trop grand despit, et quasi jusques a en devenir inhumain, pour me resjouir de tant de maus qui lui en advinrent. Mais certes tous les hommes tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assujetir il faut l'un des deux, qu'ils soient contrains ou deceux, contrains par les armes estrangeres, comme Sparthe ou Athenes par les forces d'Alexandre ; ou par les factions, ainsi que la Seigneurerie d'athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat. Par tromperie perdent ils souvent la liberté, et en ce ils ne sont pas si souvent seduits par autrui, comme ils sont trompés par eux mesmes. Ainsi le peuple de Siracuse la maistresse ville de Sicile (on me dit qu'elle s'appelle aujourd'hui Sarragousse) estant pressé par les guerres, inconsiderement ne mettant ordre qu'au danger présent, esleva Denis le premier tiran, et lui donna la charge de la conduite de l'armée, et ne se donna la charge qu'il l'eut fait si grand, que ceste bonne piece la revenant victorieus, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoiens, se feit de cappitaine, roy, et de roy tiran. Il n'est pas croiable comme le peuple deslors qu'il est assujetti, tombe si soudain en un tel et si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il se resveille pour la ravoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit a le voir qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gaigné sa servitude. Il est vray qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force : mais ceux qui viennent apres servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avoient fait par contrainte. C'est cela que les hommes naissans soubs le joug, et puis nourris et eslevés dans le servage, sans regarder plus avantes contentent de vivre comme ils sont nés ; et ne pensans point avoir autre bien ni autre droict, que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur naturel l'estat de leur naissance. Et toutesfois il

n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant, que quelque fois ne passe les yeulx sur les registres de son pere, pour voir s'il jouist de tous les droicts de sa succession, ou si l'on a rien entrepris sur lui ou son predecesseur. Mais certes la coustume qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grand vertu qu'en cecy, de nous enseigner a servir, et comme l'on dit de Mitridat qui se fit ordinaire a boire le poison, pour nous apprendre a avaler et ne trouver point amer le venin de la servitude. L'on ne peut pas nier que la nature nait en nous bonne part pour nous tirer la ou elle veut, et nous faire dire bien ou mal nez : mais si faut il confesser quelle a en non moins de pouvoir que la coustume, pource que le naturel pour bon qu'il soit se perd s'il n'esr entretenu, et la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit maugré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes, quelles ne peuvent endurer le moindre heurt de la nourriture contraire : elles ne s'entretiennent pas si aisement, comme elles s'abatardissent, se fondent et viennent a rien, ne plus ne moins que les arbres fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel a part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir, mais ils le laissent aussi tost pour porter d'autres fruicts estrangiers et non les leurs selon qu'on les ente. Les herbes ont chacune leur propriété, leur naturel et singularité ; mais toutesfois le gel, le temps, le terroir ou la main du jardinier y adjoustent ou diminuent beaucoup de leur vertu : la plante qu'on a veu en un endroit, on est ailleurs empesché de la reconnoistre. Qui verroit les venitiens une poignée de gens vivans si librement, que le plus meschant d'entr'eulx ne voudroit pas estre le roy de tous, ainsi nés et nourris qu'ils ne reconnoissent point d'autre ambition, sinon a qui mieulx advisera, et plus soigneusement prendra garde a entretenir la liberté ; ainsi appris et faits dès le berceau, qu'ils ne prendroient poit tout le reste des felicités de la terre, pour perdre le moindre point de leur franchise : qui aura veu dis je ces personnage là, et au partir de la, sen ira aus terres de celui que nous appellons grand seigneur, voiant la les gens qui ne veulent estre nez que pour le servir, et qui pour maintenir sa puissance abandonnent leur vie ; penseroit il que ceux la et les autres eussent un mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que sortant d'une cité d'hommes, il estoit entré dans un parc de bestes. Licurge le policeur de Sparte, avoit nourri ce dit on deux chiens tous deux freres, tous deux allaités de mesme laict, l'un engraissé en la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet, voulant

monstrer au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que la nourriture les fait, mit les deux chiens en plain marché, et entr'eus une soupe et un lievre ; l'un courut au plat et l'autre au lievre ; toutesfois, dit il, si sont ils freres. Doncques celui la avec ses loix et sa police nourrit et feit si bien les Lacedemoniens, que chacun deux eut plus cher de mourir de mille morts, que de reconnoistre autre seigneur que la loy et la raison.

Je prends plaisir de ramentevoir un propos que tindrent jadis un des favoris de Xerxes, le grand roy des Persnas, et deux Lacedemoniens. Quand Xerxe faisoit les appareils de sa grande armée pour conquerir la gece, il envoia ses ambassadeurs par les cités gregeoises, demander de l'eau et de la terre : c'estoit la façon que les Persans avoient de sommer les villes de se rendre a eus. A Athenes ni a Sparte n'envoia il point, pource que ceux que Daire son pere y avoit envoié, les atheniens et les Spartains en avoient jetté les uns dedans les fossés, les autres dans les puits, leur disants quils prinsent haridment de la de l'eaue et de la terre pour porter a leur prince : ces gens ne pouvoient soufrir que de la moindre parole seulement on touchast a leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartains congneurent quils avoient encouru la haine des dieus, mesme de Talthybie, le dieu des herauds : ils s'adviserent d'envoier a Xerxe pour les appaiser, deux de leurs citoiens pour se presenter a lui, qu'il feit d'eulx a sa guise, et se paiat de là pour ambassadeur quils avoient tué son pere. Deux Spartains l'un nommé Sperte et l'autre Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement, de fait ils y allerent, et en chemin ils arriverent au palais d'un Persan, qu'on nommoit Indarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur les costes de la mer, il les recueillit fort honorablement, et leur fit grand chere, et apres plusieurs propos tombans de l'un en l'autre, il leur demanda pourquoy ils refusoient tant l'amitié du roy ; voiés dit il Spartains, et connoisses par moy comment le roy scait honorer ceulx qui le valent, et penses que si vous estiez a lui il vous feroit de mesme, si vous estiez a lui et quil vous eust connu, il ni a celui d'entre vous qui ne fut seigneur d'une ville de grece. En cecy Indarne tu ne nous scaurois donner bon conseil dirent les Lacedemoniens, pource que le bien que tu nous promets, tu l'as essaié ; mais celui dont nous jouissons, tu ne sçais que c'est ; tu as esprouvé la faveur du roy ; mais de la liberté, quel goust elle a, combien elle est douce, tu n'en scais rien. Or si tu en avois tasté, toymes-

me nous conseillerois de la deffendre, non pas avec la lance et l'escu, mais avec les dens et les ongles. Le seul Spartain disoit ce quil falloit dire ; mais certes et l'un et l'autre parloit comme il avoit esté nourry. Car il ne se pouvoit faire que le Persan eut regret a la liberté, ne l'aiant jamais eue, ni que le Lacedemonien endurant la sujetion aiant gousté de la franchise.

Caton l'utiquain estant ancore enfant et sous a verge alloit et venoit souvent chés Sylla le dictateur, tant pource qu'a raison du lieu et maison dont il estoit, on ne lui refusoit jamais la porte, qu'aussi ils estoient proches parens. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit, comme ont accoustumé les enfans de bonne maison, il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla en sa presence ou par son commandement on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, lun estoit banni, lautre estranglé, lun demandoit la confiscation d'un citoien, l'autre la teste : en somme tout y alloit non comme chés un officier de ville, mais comme chés un tiran de peuple ; et c'estoit non pas un parquet de justice, mais un ouvroir de tirannie. Si dit lors a son maistre ce jeune gars, que ne me donnés vous un poignard, je le cacherai sous ma robe, je entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé ; j'ay le bras assés fort pour en despescher la ville : voilà certes une parolle vraiement appartenante a caton ; cestoit un commencement de ce personnage digne de sa mort. Et neantmoins qu'on ne die ni son nom ni son pais, qu'on conte seulement le fait tel quil est, la chose mesme parlera et jugera l'on a belle aventure quil estoit Romain, et né dedans Romme, et lors quelle estoit libre. A quel propos tout ceci ? non pas certes que j'estime que la pais ni le terroir y facent rien ; car en plaisant destre libre : mais par ce que je suis d'advis qu'on ait pitié de ceux, qui en naissant se sont trouves le joug au col, ou bien que on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'aians veu seulement l'ombre de la liberté et n'en estant point avertis ils ne s'apperçoivent poit du mal que ce leur est destre esclaves. Sil y avoit quelque pais comme dit Homere des Cimmeriens, ou le soleil se monstre autrement qu'a nous, et après leur avoir esclairé six mois continuels ; il les laisse sommeillans dans l'obscurité, sans les venir revoir de l'autre demie année ; ceux qui n'aistroient pendant ceste longue nuit, sils n'avoient pas oui parler de la clarté, s'esbairoit on si naians point veu de jorts ils s'accoustumoient aus tenebres où ils sont nez sans desirer la lumiere ? On ne plaint jamais ce que l'on n'a jamais eu, et le regret ne vient

point sinon qu'apres le plaisir ; et tousjours est avec la congnoissance du mal la souvenance de la joie passée. La nature de l'homme est bien d'estre franc et de le vouloir estre ; mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le plis que la nourriture lui donne.

Disons donc ainsi, qu'a l'homme toutes choses lui sont comme naturelles, a quoy il se nourrit et accoustume ; mais cela seulement lui est naïf, a quoi sa nature simple et non altérée l'appelle ; ainsi la premiere raison de la servitude volontaire c'est la coustume : comme des plus braves courtaus qui au commencement mordent le frein et puis s'en jouent ; et la ou n'agueres ruoient contre la selle, ils se parent maintenant dans les harnois, et tous fiers se gorgiassent soubs la barde. Ils disent quils ont esté toujours subjets ; que leurs peres ont ainsi vescu ; ils pensent quils sont tenus dendurer le mal, et se font accroire par exemple, et fondent eus mesmes soubs la longueur du tems la possession de ceux qui les tirannisent, mais pour vrai les ans ne donnent jamais droit de mal faire, ains agrandissent l'injure. Tousjours sen trouve il quelques uns mieulx nés que les autres, qui sentent le pois di joug et ne se peuvent tenir de le secouer ; qui ne s'apprivoisent jamais de la sujetion ; et qui tousjours comme Ulisse, qui par mer et par terre cherchoit tousjours de voir de la fumée de sa case, ne se peuvent tenir d'aviser a leurs naturels privileges, et de se souvenir de leurs predecesseurs, et de leur premier estre. Ce sont volontiers ceux là qui aians l'entendement net, et l'esprit clairvoiant ne se contentent pas comme le gros populas de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent et derrière et devant, et ne rememorent ancore les choses passé&es pour juger de celles du temps advenir, et pour mesurer les presentes : ce sont ceux qui aians la teste d'eusmesmes bien faite, l'ont ancore polie par l'estude et le sçavoir. Ceus la quand la liberté seroit entieremenr perdue et toute hors du monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et ancore la savourent ; et la servitude ne leur est de goust pour tant bien qu'on l'accoustre.

Le grand turc s'est bien avisé de cela que les livres et la doctrine donnent plus que toute autre chose aus hommes, le sens et l'entendement de se reconnoistre, et d'hair la tirannie : j'entens qu'il na en ses terres gueres de gens scavans, ni n'en demande. Or communément le bon zele et affectation de ceux, qui ont gardé maugré le temps la devotion a la franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait,

demeure sans effect pour ne s'entrecongnoistre point : la liberté leur est toute ostée sous le tiran, de faire, de parler, et quasi de penser : ils deviennent tous singuliers en leurs fantaisie. Doncques Mome le dieu moqueur ne se moqua pas trop quand il trouva cela il ne lui avoit mis une petite fenstre au cœur, afin que par la on peut voir ses pensées. L'on voulsist bien dire que Brute, Casse et Casque lors qu'ils entreprindrent la delivrance de Romme ou plustost de tout le monde, ne voulurent pas que Ciceron, ce grand zelateur du bien public, s'il en fut jamais, fust de la partie ; et estimerent son cœur trop foible pour un fait si haut ; ils se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et toutesfois qui voudra discourir les faits du temps passé, et les annales anciennes, il s'en trouvera peu ou point de ceux qui voians leur pais mal mené et en mauvaise mains, aient entrepris d'une intention bonne, entiere et non feinte, de le delivrer qui nen soient venus a boit, et que la liberté pour se faire paroistre ne se soit elle mesme fait espaule, Harmode, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieus, Valere et Dion comme ils l'ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement la serviture : mais en ramenant la liberté ils moururent non pas miserablement (car quel blaspheme seroit ce de dire qu'il y ait eu rien de miserable en ces gens la ni en leur mort ni en leur vie ?) mais certes au grand dommage, perpetuel malheur, et entiere ruine de la republique, laquelle fut, comme il semble, enterrée avec eus. Les autres entreprises qui ont esté faites depuis contre les empereur romains, n'estoient que conjurations de gens ambitieus, lesquels ne sont pas a plaindre des inconveniens qui leur en sont adevnus, estant bel a voir qu'ils desizoient non pas oster mais remuer la couronne, pretendans chasser le tiran, et retenir la tiranie. A ceux cy je ne voudrois pas moymesme qu'il elur en fut bien succedé, et suis content quils aient monstré par leur exemple quil ne faut pas abuser du saint nom de liberté, pour faire mauvaise entreprise.

Mais pour revenir à notre propos duquel je m'estois quasi perdu, la premiere raison pourquoy les hommes servent volontiers, est pource qu'ils naissent serfs et sont nourris tels. De ceste cy en vient un'autre, qu'aisement les gens deviennent soubs les tirans lasches et effeminé. Dont je scay merveilleusement bon gré à Hypocras le grand pere de la medecine, qui sen est pris garde et la ainsi dit, en l'un de ses livres quil institue des maladies. Ce personnage avoit certes en tout le cœur en bon lieu, et le monstra bien lors que le grand roy le voulut attirer

pres de lui a force d'offres et grands présens, il luy respondit franchement quil feroit grand conscience de se mesler de guerir les barbares qui vouloient tuer les grecs et de bien servir par son art a lui qui entreprenoit d'asservir la grece. La lettre qu'il lui envoia se void encore aujourdhui parmi ses autres œuvres et tesmoignera pour jamais de son bon cœur et de sa noble nature. Or est il doncques certein qu'avec la liberté, se perd tout en un coup la vaillance. Les gens subjets n'ont point d'allegresse au combat ni d'aspreté : ils vont au danger quasi comme attachés et tous engourdis par maniere dacquit, et ne sentent point bouillir dans leur cœur l'ardeur de la franchise, qui fait mespriser le peril, et donne envie d'achapter par une belle mort entre ses compagnons l'honneur et la gloire. Entre les gens libres cest à l'envi a qui mieulx mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soi ; ils sattendent d'avoir tous leur part au mal de la defaite ou au bien de la victoire ; mais les gens asservis outre ce courage guerrier, ils perdent aussi en toutes autres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol, et incapable de toutes choses grandes. Les tirans connoissent bien cela, et voians quils prennent ce plis pour les faire mieulx avachir, ancore ils aident ils.

Xenophon historien grave et du premier rang entre les grecs a fait un livre auquel il fait parler Simonide avec Hierson tiran de Syracuse des miseres du tiran : ce livre est plein de bonnes et graves remonstrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust a dieu que les tirans qui ont jamais esté, l'eussent mis devant les yeulx et sen fussent servis de miroir ; je ne puis pas croire quils n'eussent reconnu leurs verrues, et eu quelque honte de leurs taches. En ce traité il conte la peine enquoy sont les tirans, qui sont contrains faisans mal a tous se craindre de tous : entre autres choses il dit cela que les mauvais rois se servent d'estrangers a la guerre et les souldoient ne s'osans fier de mettre a leurs gens, a qui ils ont fait tort, les armes en main. (Il y a bien eu de bons rois qui ont eu a leur soulde des nations estrangeres, comme des françois mesmes, et plus ancore d'autrefois qu'aujourdhuy ; mais a une autre intention pour garder les leurs, n'estimant rien le dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion ce croi je le grand Africain quil aimeroit mieux avoir sauvé un citoien que défait cent ennemis.) Mais certes cela est bien aseuré que le tiran ne pense jamais que sa puissance lui soit asseurée, sinon quand il est venu a ce point quil na sous lui

homme qui vaille. Donques a bon droit lui dira on cela que Thrason ou Terence se vante avoir reproché au maistre des Elephans,

Pour cela si brave vous estes,
Que vous aves charge des bestes.

Mais ceste ruse de tirans d'abestir leurs subjets ne se peut pas congnoistre plus clairement que par ce que Cyrus fit envers les Lydiens apres quil se fut emparé de sardis la maistresse ville de Lydie, et quil eust pris a merci Cresus ce tant riche roy et l'eut amené quand et soy, on lui apporta nouvelles que les Sardains s'estoient reveoltés ; il les eut bien tost reduit sous sa main ; mais ne voulant pas ni mettre a sac une tant belle ville, in estre tousjours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer ; il y establit des bordeaus, des tavernes et jeux publics, et feit publier une ordonnance que les habitans eussent a faire estat. Il se trouva si bien de ceste garnison que jamais depuis contre les Lydiens ne fallut tirer un coup d'espée : ces pauvres et miserables gens s'ammuerent a inventer toutes sortes de jeus, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, et ce que nous appellons passetemps ils l'appellent Lude, comme s'ils vouloient dire Lyde. Tous les tirans n'ont pas ainsi declaré expres quils voulsissent effeminer leurs gens : mais pour vrai ce que celui ordonna formellement et en effect sous main ils l'ont pourchassé la plus part. A la vérité c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousjours plus grand dedans les villes ; quil est soubçonneus a l'endroit de celui qui l'aime, et simple envers celui qui le trompe. Ne pensés pas quil y ait nul oiseau qui ne prenne mieulx a la pipée, ni poisson aucun qui pour la friandise du ver s'accroche plus tost dans le haim ; que tous les peuples s'alleschent vistement a la servitude par la moindre plume quon leur passe comme lon dit devant la bouche : et c'est chose merveilleuse quils se laissent aller ainsi tost, mais seulement qu'on les chatouille. Les theatres, les jeus, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles aus peuples anciens les apasts de la servitude, le pris de leur liberté, les outils de la irtannie : ce moien, ceste pratique, ces alleschemens avoient les anciens tirans pour endormir leurs subjects sous le joug. Ainsi les peuples assotis trouvans beaus ces passetemps amusés d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient a servir aussi niaisement, mais plus mal que les petits enfants, qui pour

voir les luisans images des livres enluminés aprenent a lire. Les rommains tirans s'adveserent ancore d'un autre point de festoier souvent les dizaines publiques abusant ceste canaille comme il falloit, qui se laisse aller plus qu'a toute autre chose au plaisir de la bouche. Le plus avisé et entendud 'entr'eus neust pas quitté son esculée de soupe pour recouvrer la liberté de la republique de Platon. Les tirans faisoient largesse d'un quart de blé, d'un sestier de vin, et d'un sesterce ; et lors c'estoit pitié d'ouir crier Vive le roi : les lourdaus ne s'avisoient pas quils ne faisoient que recouvrer une partie du leur, et que cela mesmes qu'ils recouvroient, le tiran ne le leur eust peu donner, si devant il ne l'avoit osté à eus mesmes. Tel eust amassé aujourdhui le sesterce, et ne fut gorgé au festin public benissant Tibere et Neron et leur belle liberalité, qui le lendemain estant contrait d'abandonner ses biens a leur avarice, ses enfans a la luxure, son sang mesmes a la cruauté de ces magnifique empereurs, ne disoit mot non plus qu'une pierre, ne se remoit non plus qu'une souche. Tousjours le populaire a eu cela : il est au plaisir quil ne peut honnestement recvoir, tout ouvert et dissolu ; et au tort et a la douleur quil peut honnestement souffrir, insensible. Je ne vois pas maintenant personne qui oiant parler de Neron ne tremble mesmes au srunom de ce vilain monstre, de ceste orde et sale peste du monde ; et toutesfois de celui la, de ce boutefeu, de ce bourreau, de ceste beste sauvage, on peut bien dire quapres sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain en receut tel desplaisir se souvenant de ses jeus et de ses festins quil fut sur le point d'en porter le dueil ; ainsi la escrit Corneille Tacite, auteur bon et grave et des plus certeins, ce qu'on ne trouvera pas estrange, veu que ce peuple la mesmes avoit fait au paravant a la mort de Jules Coesar qui donna congé aus lois et a la liberté, auquel personnage il ny eut ce me semble rien qui vaille : car son humanité mesmes que lon presche tant, fut plus dommageable que la cruauté du plus sauvage tiran qui fust oncques ; pource qua la vérité ce fut ceste sienne venimeuse douceur, qui envers le peuple romain sucra la servitude. Mais apres sa mort ce peuple la qui avoit ancore en la bouche, et en lesprit la souvenance de ses prodigalités, pour lui faire ses honneurs et le mettre en cendre, amonceloit a l'envi les bancs de la place, et puis lui esleva une colonne comme au pere du peuple (ainsi le portoit le chapiteau) et lui fit plus d'honneur tout mort qu'il estoit, quil n'en debvoit faire par droit a homme du monde, si ce n'estoit paraventure a ceux qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas aussi cela les empererus romains de prendre

communement le tiltre de Tribun du peuple, tant pource que cest office estoit tenu pour saint et sacré, qu'aussi il estoit establi pour la défense et protection du peuple : et sous la faveur de l'estat par ce moien ils sasseuroient que le peuple se fieroit plus d'eus, comme s'ils devoient en ouir le nom, et non pas sentir les effects au contraire. Aujourd'hui ne font pas beaucoup mieux eus qui ne font gueres mal aucun mesmes de consequence, quils ne facent passer devant quelque joly propos du bien public et soulagement commun. Car tu scais bien o Longa le formulaire duquel en quelques endroits ils pourroient user asses finement, mais a la plus part certes il ni peut avoir de finesse, la ou il y a tant d'impudence. Les rois d'assyrie et ancore apres eus ceux de Mede ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doute ce populas, s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en ceste resverie les gens qui font volontiers les imaginatifs aus choses desquelles ils ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de nations qui furent asses long temps sous cest empire assyrien, avec ce ministere s'accoustumoient a servir, et servoient plus volontiers pour ne sçavoir pas quel maistre ils avoient ny a grand peine sils en avoient, et graignoient tous a credit un que personne jamais n'avoit veu. Les premiers rois d'Egipte ne se monstroient gueres quils ne portassent tantost un chat, tantost une branche, tantost du feu sur la teste et se masquoient ainsi et faisoient les basteleurs, et en ce faisant par l'estrangeté de la chose ils donnoient a leurs subjects quelque reverence et admiration ; ou aus gens qui n'eussent esté ou trop sots ou trop asservis ils neussent appresté ce mest advis sinon passetems et risée. C'est pitié d'ouir parler de combien de choses les tirans du temps passé faisoient leur profit pour fonder leur tirannie, de combien de petits moiens ils se servoient, aians de tout tems trouvé ce populas fait à leur poste, auquel ils ne sçavoient si mal tendre filet quils ne si vinsent prendre ; lequel ils ont tousjours trompé a si bon marché, qu'ils ne l'assujettissoient jamais, tant que lors quils sen moquoient le plus.

Que dirai je d'une autre belle bourde, que les peuples anciens prindrent pour argent content ? Ils creurent fermement que le gros doigt de Pyrrhe roy des Epirotes faisoit miracles et guerissoit les malades de la rate ; ils enrichirent ancore mieus le conte, que ce doit apres quon eust bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres s'estant sauvré maugré le feu. Tousjours ainsi le peuple sot fait lui mesmes les

mensonges pour puis apres les croire, prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon quil est bel a voir quils ont amassé cela des bruits de ville, et du vain parler du populas. Vespasian revenant d'Assyrie et passant a Alexandrie pour aller a Romme s'emparer de l'empire feit merveilles : il adressoit les boiteus, il rendoit clair-voians les aveugles, et tout plein d'autres belles choses, ausquelles, qui ne pouvoit voir la faute qu'il yav oit, il estoit a mon advis plus aveugle que ceux quil guerissoit. Les tirans mesmes trouvient bien estrange que les hommes peusent endurer un homme leur faisant mal ; ils vouloient fort se mettre la religion devant pour gardecorps et sil estoit possible emprunter quelque eschantillon de la divinité pour le maintien de leur meschante vie. Doncques Salmonée si lon croit a la sibyle de Virgile en son enfer, pour sestre ainsi moqué de gens et avoir voulu faire du Juppiter, en rend maintenant conte et elle le veit en larrirenfer.

Souffrant cruels tourmens pour vouloir imiter
Les tonnerres du ciel et feus de Juppiter.
Dessus quatre coursiers celui alloit branlant
Haut monté dans son poing un grand flambeau brillant
Par les peuples gregeois, et dans le plein marché
De la ville d'Elide haut il avoit marché :
Et faisant sa bravade ainsi entreprenoit
Sur l'honneur qui sans plus aus dieus appartenoit.
L'insensé qui l'orage et foudre inimitable
Contrefaisoit d'airain, et d'un cours effroiable
De chevaus cornepiés le pere toutpuissant :
Lequel bien tost apres ce grand mal punissant
Lança non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire avecques sa fumière,
Et de ce rude coup d'une horrible tempeste
Il le porta a bas les pieds par dessus teste.

Si cestuy qui ne faisoit que le sot est a ceste heure si bien traité la bas, je croi que ceux qui ont abusé de la religion pour estre meschans, si trouveront ancore a meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France je ne scai quoi de tel, des crapaus, des fleurdelis, l'ampoule et l'oriflamb : ce que de ma part, comment quil en soit, je ne veus pas mescroire puis que nous ni nos ancestres

n'avons eu jusques ici aucune occasion de l'avoir mescreu, aians tousjours eu des rois si bons en la paix et si vaillans en la guerre, qu'ancore quils naissent rois, si semble il quils ont testé non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le dieu toutpuissant avant que naistre pour le gouvernement et conservation de ce roiaume. Et ancore quand cela ni seroit pas, si ne voudrois-je pas pour cela entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ni les esplucher si privement ; pour ne tollir ce bel esbat ou se pourra fort escrimer notre poesie françoise, maintenant nos pas accoustrée, mais comme il semble faite tout a neuf par nostre Ronsard, nostre Baif, nostre du Bellay, qui en cela avancent bien tant nostre langue que j'ose esperer que bien tost les grecs ni les latins n'auront gueres pour ce regard devant nous, sinon possible le droit d'aisnesse. Et certes je ferois grand tort à nostre rime (car j'use volontier de ce mot, et il ne me despalaist point, pource qu'ancore que plusieurs l'eussent rendu mechanique, toutesfois je voy assés de gens qui sont a mesmes pour ranoblir et lui rendre son premier honneur) mais je liui ferois dis-je grand tort de lui oster maintenant ces beaus contes du roi Clovis, ausquels desja je voy ce me semble combien plaisamment, combien a son aise sy esgaiera la veine de nostre Ronsard en sa Franciade ; j'entens sa portée, je connois lesprit aigu, je scai la grace de l'homme ; il fera ses besoignes de l'oriflamb aussi bien que les Romains de leurs ancilles.

Et des boucliers du ciel en bas jettés,

ce dit Virgile ; il mesnagera nostre Ampoule, aussi bien que les Antheniens le panier d'Erictone ; il fera parler de nos armes aussi bien qu'eux de leur oliven quils maintiennent estre ancore en la tour de Minerve. Certes je serois outrageus de vouloir dementir nos livres, et de courir ainsi sur les erres de nos Poëtes. Mais pour retourner d'ou je ne scay comment j'avois destourné le fil de mon propos, il n'a jamais esté que les tirans pour q'asseurre ne se soient efforcés d'accoustumer le peuple envers eus, non seulement a obeissance et servitude, mais ancore a devotion. Donques ce que j'ay dit jusques icy qui apprend les gens a servir plus volontiers, ne sert gueres aus tirans que pour le menu et grossier peuple.

Mais maintenant je viens a un point, lequel est a mon advis le ressort et le secret de la domination, le soustien et fondement de la tiran-

nie. Qui pense que les halebardes, les gardes, et l'assiete du guet garde les tirans a mon jugement se trompe fort. Et s'en aident ils comme je croy plus pour la formalité et espouvantail que pour fiance quils y ayent. Leurs archers gardent d'entrer au palais les mal-habillés qui n'ont nul moyen, non pas les bien armés qui peuvent quelque entreprise. Certes des empreurs romains il est aisé à conter quil n'en y a pas eu qui aient eschappé quelque dangier par le secours de leurs gardes comme de ceux qui ont esté tués par leurs archers mesmes. Ce ne sont pas les bandes gens à cheval, ce ne sont pas les compaignies des gens de pied, ce ne sont pas les armes qui defendent le tiran ; on ne le croira pas du premier coup, mais certes il est vray. Ce sont toujours quatre ou cinq qui maintiennent le tiran ; quatre ou cinq qui lui tiennent tout le pais en servage ; tousjours il a esté que cinq ou six ont eu l'oreille du tiran, et sy sont rapproché d'eus mesmes, ou bien ont esté appelés par lui, pour estre les complices de ses cruautés, les compaignons de ses plaisirs, les macquereaus de ses voluptés, et communs aus biens de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur chef qu'il faut pour la société qu'il soit meschant non pas seulement de ses meschantés, mais ancore des leurs. Ces six ou six cent qui proufitent sous eus, et font de leur six cent ce que els six font au tiran. Ces six cent en tiennent sous aeus six mille quils ont eslevé en estat, ausquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, afin quils tiennent la main a leur avarice et cruauté, et quils executent quand il sera temps, et facent tant de maus d'aillieurs, quils ne puissent durer que soubs leur ombre, ni s'exempter que par le moien des loix et de la peine. Grande est la suitte qui vient aprs cela, et qui voudra s'amuser a devider ce filet, il verra que non pas les six mille, mais les cent mille, mais les millions par ceste corde se tiennent au tiran, s'aidant dicelle comme Homere Juppiter, qui se vante sil tire la chesne d'emmener vers soi tous les dieus. De la venoit la creue du Senat sous Jules, l'establissement de nouveaus estats, erection d'offices ; non pas certes a le bien prendre, reformation de la justice, mais nouveaus soustiens de la tirannie. En somme que lon en vient la par les faveurs ou soufaveurs, les guains ou reguains qu'on a avec les tirans, quil se trouve en fin quasi autant de gens ausquels la tirannie semble estre profitable, comme de ceux a qui la liberté seroit aggreable. Tout ainsi que les medecins disent qu'en nostre corps s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre endroit il sy bouge rien, il se vient aussi tost rendre vers ceste partie vereuse : pareillement deslors qu'un roi s'est déclaré

tiran, tout le mauvais, toute la lie du roiaume, je ne dis pas un tas de larroneaus et essorillés qui ne peuvent gueres en une republique faire mal ne bien, mais ceux qui sont taschés d'une ardente ambition et d'une notable avarice, s'amassent autour de lui et soustiennent pour avoir part au butin et estre sous le grand tiran tiranneaus eusmesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameus corsaires ; les uns discourent le pais, les autres chevalent les voiageurs, les uns sont en embusche, les autres au guet, les autres massacrent, les autres despouillent ; et ancore quil y ait entr'eus des preeminences et que les uns ne soient que vallets, les autres chefs de l'assemblée, si nen y a il a la fin pas un qui ne se sente, snon du principal butin, au moins de la recerche. On dit bien que les pirates Ciciliens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre quil fallut envoier contr'eus Pompée le grand, mais ancore tirerent a leur alliance plusieurs belles villes et grandes cités aus havres desquelles ils se mettoient en seureté revenans des courses, et pour recompense leur bailloient quelque profit du recelement de leur pillage.

Ainsi le tiran asservit les subjects les uns par le moien des autres, et est gardé par ceux desquels s'ils valoient rien il se devroit garder : et comme on dit pour fendre du bois, il faut les coings de mois mesmes. Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses halebardier ; non pas qu'eusmesmes ne souffrent quelque fois de lui ; mais ces perdus et abandonnés de dieu et des hommes sont contens d'endurer du mal pour en faire non pas a celui qui leur en faict, mais a ceux qui endurent comme eus, et qui n'en peuvent pais. Toutesfois voians ces gens la qui nacquetent le tiran pour faire leurs besongnes de sa tirannie et de la servitude du peuple il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, et quelque fois pitié de leur sottise. Car a dire vrai qu'est ce autre chose de s'approcher du tiran, que se tirer plus arriere de sa liberté, et par maniere de dire serrer a deux mains et ambrasser la servitude ? Quils mettent un petit a part leur ambition, et quils se deschargent un peu de leur avarice, et puis quils se regardent eux mesmes et quils se reconnoissent, et ils verront clairement que les villagois, les paisans, lesquels tant quils peuvent ils foulent aus pieds, et en font pis que les forsats ou esclaves ; ils verront dis-je que ceux la ainsi mal menés, sont toutesfois aus pris d'eus fortunés e-t aucunement libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit ; mais le tiran voit les autres qui sont

pres de lui coquinans et mendians sa faveur ; il ne faut pas seulement quils facent ce quil dit, mais quils pensent ce quil veut, et souvent pour lui satisfaire quils previennent ancores ses pensées. Ce n'est pas tout a eus de lui obéir, il faut ancore lui complaire, il faut quils se rompent, quils se tourmentent, quils se tuent a travailler en ses affaires ; et puis quils se plaisent de son plaisir, quils laissent leur goust pour le sien, quls forcent leur complexion, quils despouillent leur naturel, il faut quils se prennent garde a ses parolles, a sa vois, a ses signes, et a ses yeulx ; quils n'aient œil, ni pied, ni main que tout ne soit au guet pour espier ses volontés, et pour descouvrir ses pensées. Cela est ce vivre heureusement ? cela s'appelle il vivre ? est il au monde rien moins supportable que cela, je ne dis pas a un homme de cœur, je ne di pas a un bien né, mais seulement a un qui ait le sens commun ou sans plus la face d'homme ? Quelle condition est plus miserable que de vivre ainsi, qu'on n'aie a soy tenant dautrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?

Mais ils veulent servir pour avoir des biens comme s'ils pouvoient rien gaigner qui fust a eus, puis qu'ils ne peuvent pas dire de soy quils soient a eusmesmes ; et comme si aucun pouvoir avoir rien de propre sous un tiran, ils veulent faire que les biens soient a eus, et ne se souviennent pas que ce sont eus qui lui donnent la force pour oster tout a tous, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre a personne. Ils voient que rien ne rend les hommes subjetcs a sa cruauté que les biens, quil ny a aucun crime envers lui digne de mort que le dequoy ; quol n'aime que les richesses, et ne defait que les riches, et ils se viennent presenter, comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi plains et refaits, et lui en faire envie. Ces favoris ne se doivent pas tant souvenir de ceux qui ont gaigné autour des tirans beaucoup de biens, comme de ceux qui aians quelque temps amassé, puis apres y ont perdu et les biens et les vies, il ne leur doit pas tant venir en l'esprit combien d'autres y ont gaigné de richesses, mais combien peu ceux la les ont gardées. Qu'on discoure toutes les anciennes histoires, quon regarde celles de nostre souvenance ; et on verra a plein combien est grand le nombre de deux qui aians gaigné par mauvais moiens l'oreille des princes aians ou emploié leur mauvaistié, ou abusé de leur simplesse, a la fin par ceux la mesmes ont esté aneantis ; et autant qu'ils y avoient trouvé de facilité pour les élever, autant y ont ils congneu puis aprs d'inconstance pour les abattre ; certainement en si grand nombre de gens qui se sont

trouvé jamais pres de tant de mauvais rois, il en a esté peu ou comme point, qui n'aient essaié quelque fois en eus mesmes la cruauté du tiran, qu'ils avoient devant attisée contre les autres : le plus souvent sestans enrichis sous ombre de sa faveur des despouilles d'autrui, ils l'ont a la fin eusmesmes enrichi de leurs despouilles.

Les gens de bien mesmes, si quelque fois il s'en trouve quelquun aimé du tiran tant soient ils avant en sa grace, tant reluise en eus la verté et intégrité, qui voire aus plus meschans donne quelque reverence de soi, quand on la voit de pres : mais les gens de bien di-je ni scauroient durer, et faut quils se sentent du mal commun, et qu'a leurs desseins ils esprouvent la tirannie. Un Seneque, un Burre, un Thrasée, ceste terne de gens de bien, lesquels, mesmes les deux leur male fortune approcha du tiran et leur mit en main le maniement de leurs affaires, tous deux estimés de lui, avoit pour gages de son amitié la nourriture de son enfance, mais ces trois la sont suffisans tesmoins par leur cruelle mort combien il y a peu d'asseurance en la faveur d'un mauvais maistre. Et a la vérité quelle amitié peut on espérer de celui qui a bien le cœur si dur que d'hair son roiaume, qui ne fait que lui obéir, et lequel pour ne se savoir pas ancore aimer s'appauvrit lui mesme et destruit son empire ?

Or si on veut dire que ceux la pour avoir bien receu sont tombés en ces inconveniens, qu'on regarde hardiment au tour de celui la mesme, et on verra que ceux qui vindrent en sa grace et maintindrent par mauvais moiens, ne furent pas de plus longue durée. Qui a oui parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre, qui a jamais leu d'homme si obstinement acharné envers femme, que de celui la envers Popee ? Or fut elle apres empoisonnée par lui mesme. Aggrppine sa mere avoit tué son mari Claude pour lui faire place a l'empire ; pour l'obliger elle n'avoit jamais fait difficiulté de rien faire ni de souffrir. Doncques son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main, après l'avoir souvent faillie, en fin lui osta la vie : et si eut lors personne qui ne dit qu'elle avoit trop bien merité ceste punition ; si c'eust esté par les mains de tout autre, que de celui a qui elle l'avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé a manier, plus simple, pour le dire mieus, plus vrai niais que Claude l'empereur, qui fut oncques plus coiffé de femme que lui Messaline ? Il la meit en fin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousjours aus tirans, s'ils en ont, a

ne scavoir bien faire. Mais je ne scay comment a la fin pour user de cruauté mesmes envers ceux qui leur sont pres, si peu qu'ils ont d'esprit, cela mesme s'esveille. Assés commun est le beau mot de cest autre là, qui voiant la gorge de sa femme descouverte il sembloit quil n'eust sceu vivre, il la caressa de ceste belle parole. Ce beau col sera tantost coupé, si je le commande. Voilà pourquoi la plus part des tirans anciens estoient communement tués par leurs plus favoris, qui aians congneu la nature de la tirannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du tiran, comme ils se deffioient de sa puissance ? Ainsi fut tué Domitian par Estienne, commode par une de ses amies mesmes, Antonin par Macrin, et de mesme quasi tous les autres.

C'est cela que certainement le tiran n'est jamais aimé, ni n'aime : l'amitié c'est un nom sacré, c'est une chose sainte ; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, et ne se prend que par une mutuelle estime ; elle s'entretient non tant par bienfaits, que par la bonne vie ; ce qui rend un ami asseuré de l'autre c'est la connoissance qu'il a de son intégrité ; les repondens. Il ni peut avoir d'amitié la ou est la cruauté, là ou est la desloiauté, la ou est l'injustice ; et entre les meschans quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas une compaignie ; ils ne s'entr'aiment pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas amis ; mais ils sont complices.

Or quand bien cela n'empeschroit point, ancore seroit il mal aisé de trouver en un tiran un amour asseurée, par ce qu'estant au dessus de tous, et n'aiant point de compaignon il est desja au dela des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'équalité ; qui ne veut jamais clocher ains tousjours egal. Voilà pourquoi il y a bien entre les voleurs (ce dit on) quelque foi au partage du butin, pource qu'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entregraignent, et ne veulent pas en se desunissant rendre leur force moindre. Mais du tiran ceux qui sont ses favoris, n'en peuvent avoir jamais aucune asseurance, de tant quil a appris d'eus mesmes quil peut tout, et quil ni a droit, ni devoir aucun qui l'oblige, faisant son estat de conter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est ce pas grand pitié que voiant tant d'exemples apparens, voiant le dangier si present, personne ne se vueille faire sage aus depens d'autrui, et que de tant de gens s'approchans si volontiéer des tirans, quil ni ait pas un qui ait l'avisement de la haridiesse de leur dire ce

que dit, comme porte le conte, le renard au lyon qui faisoit le malade. Je t'irois volontiers voir en ta tasniere, mais je voi assés de traces de bestes qui vont en avant vers toi ; mais qui reviennent en arriere je n'en vois pas une.

Ces miserables voient reluire les tresors du tiran, et regardent tous esbahis les raions de sa braveté ; et allechés de ceste clarté ils s'approchent, et ne voient pas quils se mettent dans la flamme qui ne peut faillir de les consommer : ainsi le satyre indiscret comme disent les fables anciennes, voiant esclairer le feu trouvé par Promethé, le trouva si beau qu'il l'alla baiser et se brusla. Ainsi la papillon qui esperant jouir de quelque plaisir se met le feu pource qu'il reluit, il esprouve l'autre vertu, celle qui brusle, ce dit le Poete Toscan. Mais ancore mettons que ces mignons eschappent les mains de celui quils servent, ils ne se sauvent jamais du roi qui vient apres : sil est bon il faut rendre conte de reconnoistre au moins lors de la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur maistre, il ne sera pas quil n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contens d'avoir a leur tour la place des autres, s'ils nont ancore le plus souvent et les biens et les vies. Se peut il donc faire quil se trouve aucun, qui en si grand peril avec si peu d'asseurance vueille prendre ceste malheureuse place de servir en si grand peine un si dangereus maistre ? Quelle peine, quel martire est ce, vrai Dieu ? estre nuit et jour apres pour songer de plaire a un, et neantmoins se craindre de lui plus que d'homme du monde, avoir tousjours l'œil au guet, l'oreille aus escoutes pour espier d'ou viendra le coup, pour descouvrir les embusches, pour sentir la mine de ses compaignons, pour aviser qui le trahit, rire a chacun, et neantmopins se craindre de tous ; n'avoir aucun ni ennemi ouvert ny ami asseuré, aiant tousjours le visage riant, et le cœur transi, ne pouvoir estre joieus et n'oser estre triste.

Mais c'est plasir de considérer qu'est ce qui leur revient de ce grand tourment, et le bien quils peuvent attendre de leur peine et de leur miserable vie. Volontiers le peuple du mal quil souffre, n'en accuse point le tiran, mais ceux qui le gouvernent ; ceux la les peuples, les nations, tout le monde a l'envi jusques aux paisans, jusques aus laboureurs ils scavent leurs noms, ils dechifrent leurs vices, ils amassent sur eus mille outrages, mille vilenies, mille maudissons ; toutes leurs oraisons, tous leurs veus sont contre ceux la ; tous leurs mal-

heurs, toutes les pestes, toutes leurs famines, ils les leur reprochent ; et si quelque fois ils leur font par apprence quelque honneur, lors mesmes ils les maugreent en leur cœur, et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur quils recoivent de leur service envers les gens, desquels quand chacun auroit une piece de leur corps, il ne seroient pas ancore, ce leur semble, assés satisfaits, ni a demi saoulés de leur peine, mais certes ancore apres quils sont mrts, ceux qui viennent après ne sont jamais si paresseus que le nom de ces mangepeuples ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschirée dans mille livres, et les os mesmes par maniere de dire trainés par la posterité, les punissans ancore apres leur mort de leur meschante vie.

Aprenons donc quelque fois, aprenons a bien faire ; levons les yeulx vers le ciel ou pour nostre honneur ou pour l'amour mesmes de la vertu, ou certes a parler a bon escient pour l'amour et l'honneur de dieu tout puissant, qui est asseuré tesmoins de nos faits, et juste juge de nos fautes. De ma part je pense bien et ne suis pas trompé puis qu'il n'est rien si contraire a dieu tout libéral et debonnaire que la tirannie, qu'il reserve la bas a part pour les tirans et leurs complices quelque peine particuliere.

## Transcription
## par Charles TESTE (1836)

### Avant-propos

Un mot, frère lecteur, qui que tu sois, et quelles que puissent être d'ailleurs ta position ici-bas et tes opinions personnelles ; car, bien que d'ordinaire et proverbialement parlant, *tous les frères ne soient pas cousins,* toujours est-il qu'en dépit de la distribution si bizarrement faite dans ce monde des titres et des calomnies, des décorations et des emprisonnements, des privilèges et des interdictions, des richesses et de la misère, il faut bien, malgré tout, reconnaître que, pris ensemble (*in globo*), nous sommes tous naturellement et chrétiennement frères. Lamennais l'a dit et prouvé, en termes si éloquents, si admirables, que jamais, non jamais, cette tant maudite machine qu'on appelle *presse,* ne pourra trop les reproduire.

Ne pense donc pas que ce soit pour t'amadouer que je débute ainsi, dans cet avant-propos, en t'apostrophant du nom de frère. La flatterie n'est pas mon fort et bien m'en a déjà cuit de ma franchise, dans ce siècle de duplicité et de mensonges. Bien m'en cuira peut-être encore d'ajouter au livre, qui n'est pas mien, et que j'entreprends, trop témérairement sans doute, de rajeunir pour donner un plus libre cours aux vieilles, mais indestructibles vérités qu'il renferme.

Je voudrais pouvoir te faire comprendre tout mon embarras dans l'exécution de ce dessein que j'ai médité longtemps avant d'oser l'accomplir. Je suis déjà vieux, et n'ai jamais rien produit. Suis-je plus bête que tant d'autres qui ont écrit des volumes où l'on ne trouve pas même une idée ? je ne le crois pas. Mais sans avoir jamais reçu d'instruction dans aucune école, ni aucun collège, je me suis formé de moi-même par la lecture. Heureusement, les mauvais livres n'eurent jamais d'attraits pour moi, et le hasard me servit si bien que jamais aussi, d'autres que les bons ne tombèrent sous ma main. Ce que j'y trouvai me rendit insupportables toutes les fadaises, niaiseries ou turpitudes qui abondent dans le plus grand nombre. J'ai pris du goût pour

ces moralistes anciens qui ont écrit tant de bonnes et belles choses, en style si naïf, si franc, si entraînant, qu'il faut s'étonner que leurs œuvres, qui pourtant ont eu leur effet, n'en aient pas produit davantage. Le nouveau, dans les écrits du jour, ne m'a plu, parce que, selon moi, ce n'est pas du nouveau, et qu'en effet, dans les meilleurs, rien ne s'y trouve qui n'ait été déjà dit et beaucoup mieux par nos bons devanciers. Pourquoi donc faire du neuf, quand le vieux est si bon, si clair et si net, me disais-je toujours ? Pourquoi ne pas lire ceux-là ; ils me plaisent tant à moi ; comment se fait-il qu'ils ne plaisent de même à tout le monde ? Quelque fois il m'a pris envie, par essai seulement, d'en lire quelques passages à ces pauvres gens qui ont le malheur de ne pas savoir lire. J'ai été enchanté de cette épreuve. Il fallait voir comme ils s'ébahissaient à les ouïr. C'était pour eux un vrai régal que cette lecture. Ils la savouraient au mieux. C'est qu'à la vérité, j'avais soin de leur expliquer, aussi bien qu'il m'était possible, le vrai sens caché parfois sous ce vieux langage malheureusement passé de mode. Telle est l'origine de la fantaisie qui me prend aujourd'hui.

Mais combien de fois, tout résolu que j'étais dans ce dessein, j'ai dû abandonner l'œuvre, parce qu'en effet, je m'apercevais à chaque pas que je gâtais l'ouvrage, et, qu'en voulant badigeonner la maison, je la dégradais. Aussi, lecteur, tu ne me sauras jamais assez de gré de ma peine dans l'exécution d'un travail si ingrat où je n'ai persisté que par dévoûment, car j'ai l'intime conviction que le mets que je t'offre est bien inférieur, par cela seul que je l'ai arrangé à ton goût. C'était pour moi un vrai crèvre-cœur semblable à celui que doit éprouver un tailleur qui, plein d'enthousiasme et d'engoûment pour ces beaux costumes grecs et romains que le grand Talma a mis en si bonne vogue sur notre théâtre, est obligé, pour satisfaire à la capricieuse mode, de tailler et symétriser les mesquins habillements dont nous nous accoutrons. Encore celui-là nous en donne-t-il pour notre argent ; il fait son métier pour vivre, et moi je n'ai entrepris cette fatiguante et pénible transformation que pour ton utilité. Je ne regretterai ni mon temps, ni ma peine, si j'atteins ce but qui est et sera toujours mon unique pensée.

Au lieu de m'étendre si long-temps sur ce point où la bonne intention suffisait, ce me semble, pour justifier le téméraire méfait, j'aurais dû te parler, me diras-tu peut-être, du mérite de l'auteur dont je viens

t'offrir l'antique enfant drapé à la moderne : Faire son apologie, vanter ses talents, prôner ses vertus, exalter sa gloire, encenser son image, c'est là ce que font chaque jour nos habiles de l'Institut, non envers leurs confrères vivants, car l'envie les entre-dévore, mais envers les défunts. C'est la tâche obligée de chaque immortel nouveau-né pour l'immortel trépassé, lors de son entrée dans ce prétendu temple des sciences où viennent s'enfouir plutôt que s'entre-nourrir les talents en tous genres, et qu'on pourrait appeler à plus juste titre le *campo santo* * de nos gloire littéraires. Mais serait-ce à moi, chétif, d'imiter ces faiseurs de belles phrases, ces fabricants d'éloges de commande qu'ils débitent si emphatiquement ? Ce n'est pas que je n'eusse un plus beau thème qu'eux, car je pourrais, en deux mots, te faire le portrait de mon auteur, et te dire en style non-académique, mais laconien : « Il vécut en Caton et mourut en Socrate. » Mais entrer dans d'autres détails, je ne le pourrais, et quel que fut l'art que je misse à te parler de ce bon Estienne de La Boétie, je serais toujours fort au-dessous de mon sujet. Je préfère donc te le faire connaître en te rappelant tout simplement ce qu'en a dit-on tant bon ami Montaigne dans son chapitre : *de l'Amitié*, et en reproduisant ici, par extrait, quelques-uns des lettres où ce grand génie, ce profond moraliste, ce sage philosophe nous dit les vertus de sa vie et le calme de sa mort. J'espère qu'après avoir lu ces extraits **, tu me seras gré de m'être occupé de rajeunir l'œuvre de La Boétie, que tu seras même indulgent pour les imperfections et que je t'offre de

* C'est ainsi qu'on nomme ordinairement les cimetières dans presque toute l'Italie. Celui de Naples est remarquable par sa singularité. Il est composé de 366 fosses très profondes. Chaque jour on en ouvre une, on y jette pêle-mêle, après les avoir dépouillés, les cadavres de ceux qui sont morts la veille, et le soir cette fosse est hermétiquement fermée pour n'être plus r'ouverte que le même jour de l'année suivante. Ceux qui ont assisté à cette réouverture assurent que, durant cette période, le terrain a entièrement dévoré les cadavres ensevelis et qu'il n'en reste plus aucun vestige.

** Pour les rendre plus compréhensibles, il m'a fallu aussi les transformer en langage du jour. C'est un sacrilège ! diront quelques-uns ; et comme eux je le pense. Mais est-ce ma faute, à moi, si notre langue a perdu cette franchise et cette naïveté qui jadis en faisaient tout le charme ? Redevenons meilleurs, et peut-être retrouverons-nous pour l'expression de nos pensées une façon plus naturelle et plus attrayante.

très grand cœur. Fais-lui néanmoins bon accueil, plus pour l'amour de toi, que de moi-même.

Ton frère en Christ et en Rousseau,
Ad Rechastelet.

Fin du texte